









PROJET N° 4 LIL 4 PRESENTE DANS LE CADRE DE LA COMMEMORATION DU CENTENAIRE DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

A L'EPREUVE DU FEU : LES FRERES D'ARMES DU 110 DANS LA GRANDE GUERRE



LYCEE DU NOORDOVER GENERAL ET TECHNOLOGIQUE

26, avenue de Suwalki BP 50189 59792 GRANDE-SYNTHE Cedex

La classe de 1^{ère} Littéraire (1 L2)

En partenariat avec
M. Henri LESOIN
Archives de Dunkerque
Centre de la Mémoire urbaine d'Agglomération
La Communauté Urbaine de Dunkerque

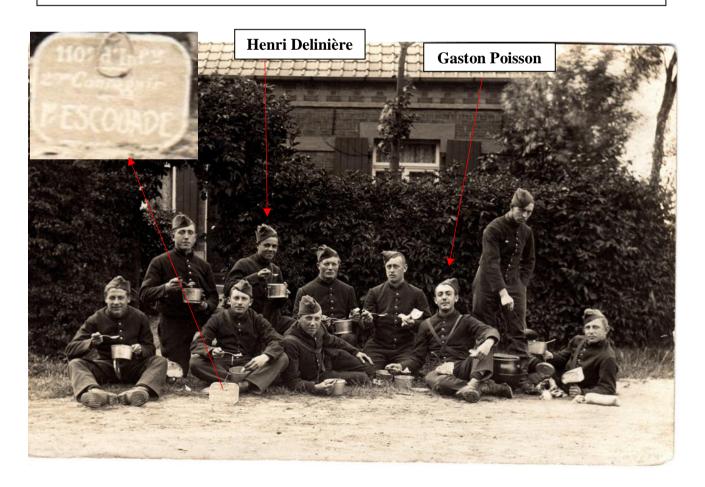
Nous devions attaquer. Et quand le 110 attaque, il doit coûte que coûte réussir!
Henri Delinière, lettre à ses parents, 19 février 1915.
En arrivant au bout de la tranchée, j'aperçois à moins de cent mètres, debout sur le parapet, deux officiers en manteau de cavalerie, étudiant les lignes ennemies.
Il faut qu'ils aient un fameux culot, car nous, fantassins, nous n'aurions pas voulu nous exposer ainsi.
Un peu plus tard, je devais apprendre que l'un deux était le colonel Lévi, commandant de la brigade de fer : 8^e et 110^e d'infanterie.
Gaston Lefebvre, 'Un de l'Avant', Carnet de Route d'un Poilu, 9 octobre 1914-27 novembre 1917, 1930, p. 147.

SOMMAIRE

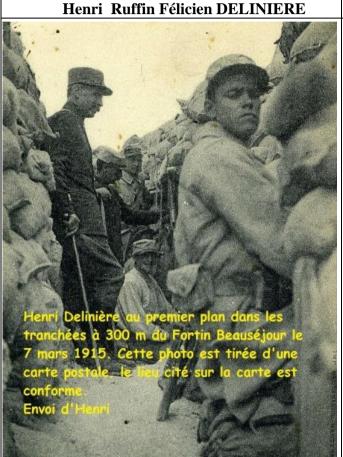
IL FAUT SAUVER LES SOLDATS DELINIERE ET POISSON	5
LA GRANDE ENQUÊTE OU COMMENT RETROUVER LA TRACE DE NOS I	DEUX
FRERES D'ARMES	8
L'ORGANISATION DU SERVICE MILITAIRE A LA VEILLE DU CONFLIT	28
LE REGIMENT S'AMUSE AVANT LE GRAND CATACLYSME	31
COMMENT RETROUVER NOS FRERES D'ARMES SUR LES CARTES DE LA GRAGUERRE	
QUAND HENRI RACONTE HENRI (Henri LESOIN)	37
LE PREMIER CHOC	44
LA RETRAITE HEROÏQUE	45
LE BARDA	47
LA VICTOIRE DE LA MARNE	49
LA GUERRE DES TRANCHEES	51
MESNIL-LES-HURLUS 'JUSQU'A COMPLETE USURE'	56
'UNE VIE DE MARTYR'	60
RETOUR A LA VIE CIVILE	95
L'ARMISTICE	100
ANNEXE 1 PRISONNIERS EN ALLEMAGNE	101
ANNEXE 2 D'AUTRES FRERES D'ARMES	103
ANNEXE 3 FLORILEGE DU DICTIONNAIRE POILU-FRANÇAIS	105
BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE	106



Cartes-photos de la 1^{ère} escouade du 110^e RI, escouade des élèves caporaux. Juillet 1914, environs de Dunkerque.



Juillet 1914. Pause repas pour les soldats de la 1ère escouade de la 2ème compagnie du prestigieux 110e Régiment d'Infanterie de Dunkerque, qui participent à des manœuvres. L'escouade! Un groupe de 15 hommes. La plus petite unité de l'armée! Un univers de solidarité entre des frères d'armes qui vivent, s'entrainent et combattent ensemble! Ces camarades ne se doutent pas que dans quelques jours la mobilisation générale sera décrétée et, que leur solidarité sera soumise à rude épreuve, à la terrible épreuve ... du feu. Deux soldats ont été identifiés sur cette photographie et nous allons tenter de retracer leur parcours pendant les premiers mois de la Grande Guerre.



Classe 1914 EV - 1916

 N° matricule au recrutement (Bureau de St Omer) : $\boldsymbol{2714}$

N° de matricule au 110 : 5848

Né le **14 juin 1896** à Bouin (62).

Tué à l'ennemi le 7 mars 1915 à Mesnil-lès-Hurlus.

Décorations : **Médaille militaire**, **Croix de Guerre avec palme**.

Gaston Auguste Alexandre POISSON



Classe 1913 EV - 1915

N° de matricule au recrutement (bureau de Dunkerque) : **366** (puis **372**)

N° de matricule au 110 : **4479**

Né le **7 juin 1895** à Laon (02).

Grièvement blessé à Pontavert dans l'Aisne le 11 octobre 1914. Décédé à Seclin le 23 juillet 1974.

Décorations : **Médaille militaire**, Croix de Guerre avec palme.

IL FAUT SAUVER LES SOLDATS DELINIERE ET POISSON

La finalité du projet

Faire entrer au panthéon de la mémoire ces deux frères d'armes du 110^e RI avec la cohorte de leurs compagnons (militaires), proches, familles et anonymes (civils) qui tous, ont été emportés par la tourmente de la Première Guerre mondiale. Le but est d'évoquer le parcours, l'itinéraire émotionnel d'hommes ordinaires plongés dans une guerre qui fut tout, sauf ordinaire. De jeunes hommes animés de motifs patriotiques comme la plupart de leurs proches, de jeunes hommes qui ont fait preuve d'une résistance physique et psychologique hors du commun face à l'horreur des combats, de jeunes hommes qui ont consenti librement au sacrifice.

Le Panthéon en l'occurrence serait la Halle aux Sucres qui abrite désormais le Centre de la Mémoire urbaine d'Agglomération à Dunkerque.

Comment les y faire entrer ?

En les faisant revivre, en les remettant au champ d'honneur, en leur permettant de retrouver une autre... 'compagnie', la nôtre, grâce à l'exploitation des archives familiales de ses deux soldats.

Le premier filon à exploiter est la correspondance que le jeune **Henri Delinière** a entretenue avec sa famille **du 17 juin 1914 au 6 mars 1915**, veille de sa mort. Une correspondance qui a été conservée, étudiée et transmise par **M. Henri LESOIN**, le petit-neveu de ce très jeune soldat. Elle constitue une véritable mine d'or : autant de lettres autant de pépites qui nous apportent des témoignages édifiants, saisissants, bouleversants et émouvants sur **l'expérience combattante dans les premiers mois de la guerre**. En lisant ses lettres, on a l'impression que, Gilbert Demachy, le **héros des 'Croix de Bois' de Roland Dorgelès**, s'est incarné dans ce jeune guerrier.

La deuxième piste à explorer nous est fournie par la correspondance (principalement sous forme de cartes postales) qui est adressée au **soldat Gaston Poisson** par sa famille, ses proches, ses camarades alors qu'il se trouve à **l'hôpital militaire temporaire n° 12**, **Collège Jacques Amyot à Melun (Seine-et-Marne)** où il a été évacué le 13 octobre 1914.

A ces correspondances s'ajoutent une collection de photographies, de cartes postales du 110^e RI et de Dunkerque qui permettent de mettre des noms sur des visages, de recréer un environnement et de faire resurgir du passé la ville de Jean Bart qui fut si héroïque pendant la Grande Guerre.

Tous ces documents sources ont été mis entre les mains des élèves qui ont eu toute latitude pour les exploiter et mener leur enquête.

Ces élèves ont été encadrés par leurs **professeurs du Lycée du Noordover de Grande-Synthe** : professeurs d'Histoire-Géo, Cinéma Audio-Visuel Arts plastiques ainsi que par **Mme Agathe Leyssens**, professeur d'Histoire-géo missionné DAAC et **Mme Nathalie Waeghemaeker-Drogerys**, Animateur culturel- Archives de Dunkerque - CMUA.

Le fruit de leurs travaux a donné lieu à l'élaboration de ce livret, destiné à accompagner la projection dans l'enceinte de la Halle aux Sucres d'une production numérique retraçant le parcours du soldat Delinière dans la Grande Guerre.

Quels sont les intérêts d'un tel projet ?

- Une « Fenêtre de tir » idéale : nous sommes toujours au cœur de la **commémoration 1914-1918**.
- La possibilité de travailler en partenariat avec les Archives de Dunkerque, Centre de la Mémoire urbaine d'Agglomération et des professeurs missionnés DAAC (Délégation Académique aux Arts et à la Culture). Un partenariat qui nous a permis d'être guidés, épaulés et accueillis aux Archives de Dunkerque. Nous tenons tout particulièrement à remercier M. William Maufroy, Conservateur en chef du patrimoine et toute l'équipe des Archives de Dunkerque CMUA. Un autre partenariat de première importance est celui noué avec M. Henri Lesoin, le gardien d'un véritable trésor, un trésor qui ne demande qu'à être révélé et apprécié à sa juste valeur : la correspondance inédite d'un soldat du 110 !! Souvenons-nous que les lettres de Charles Cavrois, (1893-1915, soldat du 110, 11e compagnie) ont disparu à jamais lors de la destruction de la maison familiale pendant la seconde guerre mondiale. Seule subsiste la retranscription des quelques lettres et pages de carnets dactylographiées par son frère Georges.
- De l'histoire locale qui vient nourrir le récit national. Décrire des gens ordinaires dans une histoire collective. Les deux jeunes soldats partent en campagne en Belgique en août 1914 en illustre compagnie. Leur brigade (la 4^e) est commandée par le colonel Pétain. Au sein de leur division (la 2^{ème}), on retrouve le 33^e RI d'Arras, où le jeune Lieutenant de Gaulle commande une section avant d'être blessé à Dinant le 15 août 1914.
- L'évocation du 110, LE régiment de Dunkerque, qui a toujours joui d'une immense popularité auprès de la population !
- Deux destinées tragiques qui illustrent bien l'hécatombe des premiers mois du conflit et cette génération sacrifiée. Les 5 mois que durent les combats de 1914, sont les plus meurtriers de la guerre. Il y a plus de pertes à déplorer durant les 5 mois de 1914 que pendant toute l'année 1915, ou 1916, 1917 ou encore 1918. Le soldat Gaston Poisson est grièvement blessé le 11 octobre 1914 (double blessure par balles, cuisse gauche, genou droit); admis à l'hôpital le 13 octobre, il est amputé de la jambe droite. Il ne retrouvera les siens qu'en juin 1915. L'Aspirant Henri Delinière est « tué à l'ennemi » le 7 mars 1915 à Mesnil-lès-Hurlus alors qu'il mène l'assaut à la tête de sa section. Il connaît le même sort qu'un autre soldat du 110. Charles Cavrois, l'auteur de la bataille des Hurlus et du Carnaval rouge est également tombé au combat sur le même champ de bataille le 28 février 1915! A ce jour, leurs sépultures n'ont pas pu être localisées.
- L'utilisation de témoignages inédits : cartes postales, lettres. Une correspondance qui révèle aussi les liens entre le front et l'arrière. Des civils qui ne sont pas épargnés par le conflit. Ils tremblent pour leurs fils, leurs proches ou subissent eux-mêmes la violence d'une guerre totale!
- L'étude de textes d'écrivains français qui sont allés au feu : Barbusse, Dorgelès, Cavrois, Genevoix...Des textes qui peuvent nous éclairer de manière pertinente.
- Une héroïne que l'on ne peut oublier : **Dunkerque**, ville martyre, ville du front.

- La possibilité pour les élèves de mener une véritable enquête. (L'enquête, étymologiquement parlant c'est ce que signifie histoire en grec) Cette investigation, ils ont pu la mener grâce à des documents qu'ils ont exhumés, examinés, sélectionnés ou écartés, classés, confrontés, recoupés, éclairés et exploités pour construire leur projet. C'est la diversité et l'incroyable richesse des documents bien souvent inédits qui ont rendu cette enquête enthousiasmante. On devient comme habité, possédé par cette quête. On se prend littéralement au jeu. C'est l'effet qui était escompté pour susciter l'adhésion de nos élèves et les embarquer avec nous dans cette aventure.
- L'empathie des élèves pour nos deux jeunes soldats de 14. Les élèves sont issus principalement des classes de 1^{ère} Littéraire. Ils ont été amenés à étudier le parcours, lire la correspondance de deux jeunes garçons à peine plus âgés qu'eux (18 et 19 ans !) lorsqu'ils se sont retrouvés au cœur de la mêlée.
- L'émotion. Au milieu de l'enfer et de la boucherie, une grande humanité transparaît entre les lignes des correspondances échangées : les liens très forts qui unissent des parents et leurs enfants, la solidarité familiale, la solidarité des habitants, la camaraderie... Une petite note d'espoir bienvenue.
- L'interdisciplinarité qui nous a permis de croiser Histoire, Français, Arts Plastiques et CAV. Pour ces deux dernières disciplines, je tiens à remercier chaleureusement M. Marc Trotignon (Professeur d'Arts Plastiques et CAV, missionné DAAC) pour sa contribution, son implication, son regard et son expertise. Sans sa collaboration, ce projet n'aurait pas été mené à son terme.
- La création d'un fonds d'archives numérisé : le fonds Gaston Poisson et Henri Delinière.

Tous les documents relatifs à nos deux soldats ainsi que les documents utilisés pour la réalisation du livret et du film sont en cours de numérisation pour être versés aux Archives de Dunkerque – CMUA. M. Laurent Vandromme, Rédacteur territorial principal et Responsable des archives du territoire communautaire et Alexandre Zielinski, Etudiant en 3ème année de licence Information-Documentation à l'Université Lille 3, ont commencé le travail d'analyse et de classement du fonds qui sera mis à la disposition du public, des amateurs d'Histoire et des chercheurs. Une fois passé le temps fort de la projection du film, les Archives de Dunkerque reprendront ainsi le flambeau pour perpétuer la mémoire de nos deux frères d'armes du 110.

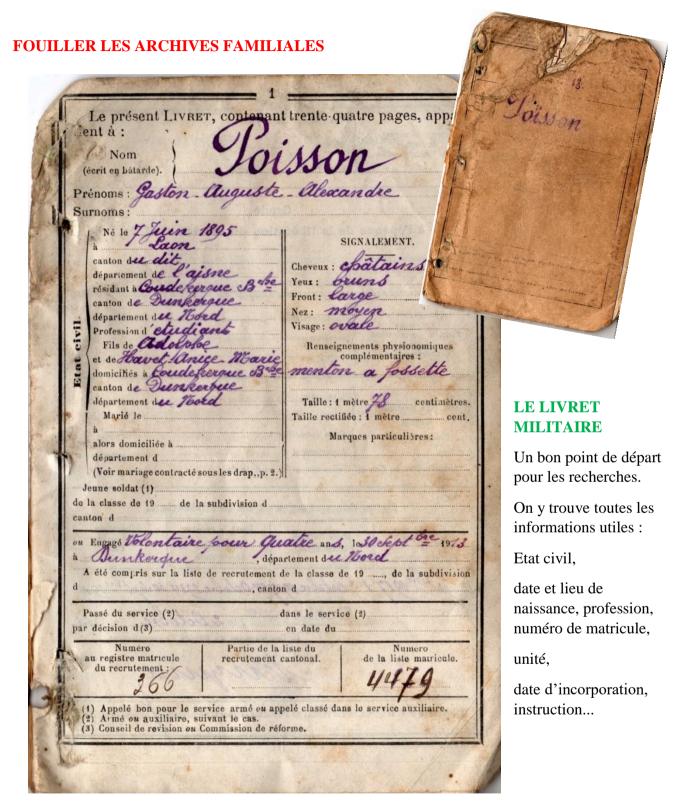
Voici les grands axes de ce projet qui s'inscrivent parfaitement dans les enjeux mémoriels de la commémoration du centenaire de la première guerre mondiale :

- La compréhension d'une épreuve qui engagea l'ensemble de la société française,
- La transmission de cette mémoire aux Français d'aujourd'hui,
- L'hommage rendu à ceux qui vécurent la guerre et firent le sacrifice de leur vie.
- Enfin, les enjeux culturels et patrimoniaux invitent à appréhender le conflit dans la perspective d'une histoire nationale et européenne partagée.

Pierre POISSON

Professeur d'Histoire-géographie et DNL Lycée du Noordover, GRANDE-SYNTHE

COMMENT RETROUVER LA TRACE DE NOS DEUX FRERES D'ARMIES ?



Pas de photographie d'identité mais une description : couleur des cheveux, des yeux, forme du nez, du visage, marques particulières...



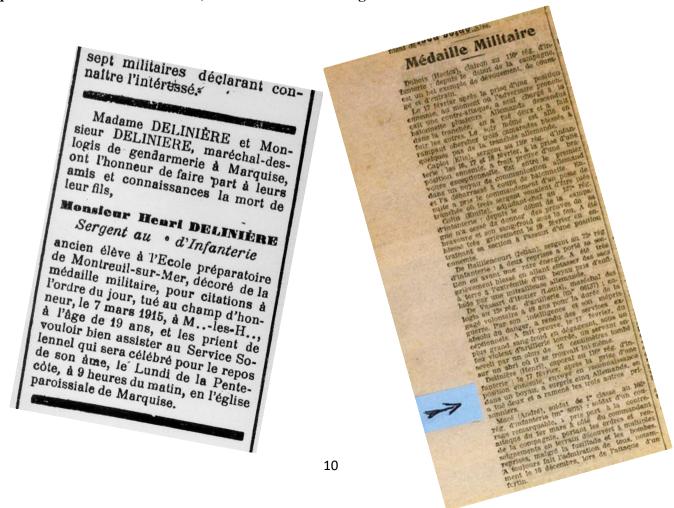


Le texte d'une citation indique l'action d'éclat qui vaut cette récompense écrite. Les citations à l'ordre du corps d'armée ou de l'armée sont reproduites au Journal Officiel. Elles donnent droit à la croix de guerre créée en 1915.

> Le Colonel Commandant la 4^e Brigade d'Infanterie cite à l'ordre

de la Brigade : Delinière, aspirant au 110^e Régiment d'Infanterie.

« Au cours des combats des 7-8 Mars 1915, pendant la prise du fort de la côte 196, au N.E. de Mesnillès-Hurlus, a montré de belles qualités de bravoure et de sang-froid sous un feu intense d'artillerie et d'infanterie, a sans la moindre hésitation, avec le sourire, accompli les missions les plus périlleuses. » Le Colonel Lévi, commandant la 4º Brigade d'Infanterie.



Minisfère

DE LA GUERRE

République Française

Modèle B

Format : 32 × 21

MÉDAILLE MILITAIRE

110 ! Régiment d'Infanterie

Lar Arrêté Ministériel du 18 Octobre 1921 rendu en application des Décrets du 13 août 1914 et premier octobre 1918, publié au Journal Officiel du 3 Sévrier 1921

la Médaille Militaire a été attribuée

à la mémoire du "Caporal Delinière

MORT POUR LA FRANCE

ne gradé d'un courage et d'une haute valeur morale . Mort pour la France au combat du 7 mars 1915, au fortin 176, devant mesnil les Eurlus .

"Croix de guerre avec palme "

A Dunkerque, le 5 mars 192

Le Colonel fisseyre commandant du dépôt le 110! Rég! d'Infanterie

My

470 — Bergerac. — Imprimerie Générale

⁽¹⁾ No du régiment.

⁽²⁾ Grade, nom et prénoms inscrits en grosse patarde.

⁽³⁾ Reproduire le texte de la citation qui, au Journal Officiel, accompagne la décoration.

Nota. — Cet extrait sera remplacé par un brevet qui, aux termes du décret du 16 mars 1852, doit être ultérieurement délivré par les soins de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

12. RÉGION.

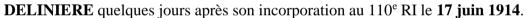
A5 817

1	Z. REGION.
	110 DEGIMENT D'INFAUTTOIL
	RÉGIMENT D
	DÉPÔT À Sarlat
	LE COMMANDANT DU DÉPÔT DU // RÉGIMENT
	d'Infanterie
	60
	certifie que Monsieur (1) Soisson Gaston
	4º chis
	- Blesse' de Guerre
	a droit au port du ruban, avec étoile émaillée rouge, constituant l'insigne
	spécial pour les blessés de guerre, ou les militaires retraités, ou mis hors
	cadres, ou réformés pour maladies contractées ou aggravées au service
	au cours de la Campagne actuelle contre l'Allemagne et ses Alliés.
	A Sarlat , le 19 Vetobre 1917.
	(1) Nom, prénoms, grade et indication d'un Le Commandant du Dépôt,
5	des cas ci-après (biffer les mentions inutiles):
[21266]	Blessé de guerre.
1916.	Retraité pour maladies
12-485 bis-1916.	ou mis hors cadres ou aggravées
12-48	ou réformé au service.
75	

LES PHOTOGRAPHIES



Cartes-Photos de jeunes recrues. Ci-dessus, **Gaston POISSON** qui a été incorporé le **2 octobre 1913**. Il pose avec son escouade en tenue de corvée (tenue portée lors des séances de tir, d'entraînements, et lors de l'accomplissement des corvées diverses et variées dévolues à la troupe. Ci-dessous, **Henri**







Ci-contre, à gauche, un illustre inconnu du 54^e RI dont la photographie a bien failli rester au fond d'une boite métallique poussiéreuse.

Pourtant, cet inconnu, c'est **Gaston Poisson** qui vient de signer son engagement pour 4 ans au titre du 110^e RI au bureau de recrutement de Dunkerque. Nous sommes le **30 septembre 1913**. Ce n'est que le lendemain qu'il est incorporé à la caserne Jean Bart.

Sa première réaction après la signature de son contrat est de se précipiter chez un photographe dunkerquois pour 'se faire tirer le portrait.' Tout est faux sur cette photo, le décor, l'uniforme, qui—après observation- est bien trop grand pour lui !! Une autre photo identique a été découverte par la famille mais celle-ci était légendée au dos : Gaston à 18 ans le jour son engagement militaire le 30 septembre 1913.

Au premier plan, **le futur sergent, aspirant à titre provisoire, Henri Delinière**, regarde le photographe des Armées. Cette photographie exceptionnelle, retrouvée par hasard sur Internet par M. Henri Lesoin, a été prise quelques heures ou quelques minutes avant sa mort, le **7 mars 1915**. Il est à 300 mètres du Fortin tenu par les Allemands.

Au second plan, se détache probablement la silhouette du commandant du 110, le lieutenant-colonel Buffet.

Pendant le conflit, et après la guerre, cette carte postale fut largement distribuée pour illustrer les combats acharnés de la prise du Fortin de Beauséjour, plus tard appelé par la Division :

« Fortin du 110 ».



LES CORRESPONDANCES

On estime à 10 milliards le nombre de lettres et de cartes postales échangées entre les Poilus et leurs familles, soit 4 millions de missives par jour !

Les cartes postales





nanche 22 Movembre 1/14 herd forments, Moud downer to norweau dans not trounchier, de 4 land. n'y fait part trop should. Ella ne m'empiche par D'être toujours on excellente lanté Felhere qu'il en ext de Cherd parents et cheres sourt. Camme il fait un pen froit, je Délicerai un bon trical de laine lun also cache nes et une paire de choussette. D'ici le mois de James et le mois It gevrier, j'espore qu'il y aura In chandoment et due querre, che elle devielt vaime approchera de da fin. centaines de fuit. Votre fils et frie

LES AUTRES CLEFS D'ENTREE DANS LES ARCHIVES

RETROUVER LE REGISTRE MATRICULE DE RECRUTEMENT MILITAIRE

A l'âge de **20 ans**, tout jeune homme était convoqué pour le service militaire et une page du **registre matricule** de recrutement militaire lui était consacrée. Si vous connaissez l'année de naissance de votre aïeul, ajoutez 20 ans pour obtenir celle de son conseil de révision / ou de sa classe. Le registre se consulte aux **Archives départementales** de son lieu de résidence à la date d'incorporation – et non de son lieu de naissance, ce qui complique l'exercice. Pour les officiers, tous les dossiers individuels ont été conservés au **Service Historique de la Défense**, situé à l'intérieur du Château de Vincennes.

Henri Delinière est né en 1896. En dépit d'un engagement anticipé en 1914, son registre matricule est classé avec les jeunes gens de la **classe 1916**. (1896 + 20 ans). Il réside à Marquise dans le Pas-de-Calais au moment de son engagement. Le bureau de recrutement (il y en a 3 pour dans le département : Arras, Béthune, St Omer) le plus proche de son domicile est celui de **St Omer**.

Répertoire alphabétique de la classe 1916, Bureau de recrutement de St Omer (62), Archives départementale du Pas-de-Calais.

NOM.	PRÉNOMS ET SURFICMS.	ma- tricules.	du volume,	NOM.	PRÉNOMS ET SURNOMS.	ma- tricules.	du du volume
Delbaye	Aller Forge	2848	6	Delpierre	Jean Auguste	2881	6
Delbaye	François Victor	1406	1	Delpierre	Jean Baptute	1491	8
Delbaye	Join Philibas	2128	5	Delpierre	Jean Hi august	1187	1
Delliage	Sen anavare	hII	1	Delpierre	Joseph Nicolas	\$188	7
Delbaye	Maurice adolpha	1182	1	Delpierre	Louis Joachim	2015	5
Delhaye	René albut	1599	8	Delplace	alfred.	250	7
Delbaye	Rober andie	2879	6	Delplace	Grust - Bugine	871	1
Deligny	Edmond	2013	5	Delplace	Georges Jules	158)	
Deligny	Owar aller	140	1 3	Delplace	Joseph Fiere	1189	3
Delinière	Henri Buffin	2714	1	Delplace	Jules Hector	257	3

Il suffit désormais de consulter le registre du bureau de recrutement de St Omer contenant le n° **2714** pour la classe **1916**.

Nom: Prénoms: Heuri Buffing Felicien ETAT CIV Né le / Junio / 8 9 6 , à département à canton d'approfession d profession	d f. de C , résida , départeme	nt Yeux Inclina	SIGNALEI SIGNALEI SLEAMANA	Visage	4
Fils d Raugari Ferri Felic et d a Marquise , canton d arqui Marié à	Sandry Plancks, domicili 189 departement d Pole - C	Nez Hautei Saillie Largei Degré d'instr	ir	. ou	UMÉROS MATRICUES
Inscrit sous le n° de la liste du canto Classé dans la ° partie de la liste en 19 Classé dans la ° partie de la liste en 19 DETAIL DES SERVICES ET	MUTATIONS DIVERSES.	Armée active.	lgt of Infra	convad apécia	an ou an 1. réportaine.
Sudage wording pair bing an Morkeast in mer autite du 10° S. Corps & I June 1914 1918 S.S.H. ans a Junewy, & June Eagrand & governing y How	le 14 fung 1914 à la Mairie e eyiment d'Infantence Gaure can su 1915 à Mesnil les lluit à pour la France	Armée territorials Disposibilité et réserve et sa réserve.			
ANTÉCÉDENTS JUDICIAIRE	S ET CONDAMNATIONS.	Dates.	LITES SUCCESSION DE D	ORIGILE OF BY MESID	E S
CAMPAGNES. A Cog Str. A Curra Ju du. The June 1 January 1915	BLESSURES, CITATIONS, DÉCORATIONS, RTC.			1	
Réserve \ \begin{align*} 1^n \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \	, du au , du , du , du , du , du , au , du , d	is réserve de l'armée active.	EPOQUE LEROSHER BOLT E L'acmés territoriale.	la réserve de , l'armée territoriate	DATE de EA LIBÉRATION du service militaire.

Registre matricule d'Henri Delinière. Bureau St Omer, registre 1 R 9349

LES BASES DE DONNEES SUR LES MORTS

Les mobilisés ont été plus de 8 millions en France. Le nombre de morts s'élève à 1 384 000 !

Sur le site <u>www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr</u> figurent plus de 1.3 millions de militaires décédés au cours de la Grande Guerre et ayant obtenu la mention de **morts pour la France**. La base est très facile à interroger à partir du moment où vous êtes en possession des données essentielles : noms, prénoms complets (risque d'homonymie élevé), année de naissance...

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.
Nom DELINIERE
Prénoms Henri Ruffin Felicien
Corps 110 Bégiment d'infanters.
N° SHS au Corps. — Cl. 1916 Matricule. 271H au Recrutement
Mort pour la France le 7 Mars 1915
de Mesnil les Hurles Marne, Genre de mort Cué à l'ennesse
Né le Ste Juin 1896 à Barrier par Herdin Département P. D. Calous)
Arr' municipal (p' Paris et Lyon), à défaut rue et N°.
Jugement rendu le 97 Decembre 1919 par le Tribunal de Goulogne 1) Mei
a Marguia (Pasce Calas)
N° du registre d'état civil

LES HISTORIQUES REGIMENTAIRES



Ils ont été réalisés après 1918 et **résument sur un** ton héroïque les faits d'armes et les actions d'éclat de chaque régiment au cours de la guerre. Tirés à plusieurs milliers d'exemplaires après le conflit, ils ont été largement distribués auprès des anciens du régiment. Celui du 110^e RI peut être téléchargé à partir du site **Mémoire des Hommes** sur le portail première guerre mondiale.

On y trouve les citations obtenues par le régiment au cours de la guerre et des listes nominatives des officiers, sous-officiers, caporaux et soldats morts pour la France. Le nom d'Henri Delinière apparaît bien dans la liste des caporaux.



Les noms des soldats ayant fait l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée sont également mentionnés.

PELS (Gérard)	ad indent	725 D, Medsille militaire, 18-3-15.
POISSON (G.)	- soldat	11:5 D, Mednille militaire, 9:7:15
POLLET (Alfred)	soldat	1115 D, Médaille militaire, 9-7-15-
The Research of the Control of the C		7 4 No. 14 8 7 11 10 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11

LE JOURNAL DES MARCHES ET DES OPERATIONS

Qu'est-ce qu'un JMO?

Dépourvus de tout commentaire ou appréciation personnelle, en conformité avec l'instruction du 5 décembre 1874 qui les a institués, les JMO devaient servir à la rédaction d'un historique d'ensemble, destiné à maintenir la valeur morale de l'armée. Ils n'en restent pas moins, malgré leur rigueur administrative et leur sécheresse parfois, une source irremplacable sur la vie et la mort de millions de Français. Une certaine uniformité est visible dans la présentation des journaux, car les cahiers ont souvent un format identique, avec la date portée dans la marge gauche. Quelques cahiers percés d'une balle ou d'un éclat sont là pour rappeler que les journaux étaient rédigés sur le vif et en première ligne, quand ils ne l'étaient pas dans le secret des étatsmajors. La tenue des JMO, confiée à des officiers qui pouvaient en déléguer la rédaction à des sous-officiers, était en effet prescrite aux états-majors aussi bien qu'aux corps de troupes.



Revêtu d'un caractère officiel, répondant à une démarche d'authentification des faits et notamment des actions d'éclat, le journal de marches constitue, en un sobre condensé des événements, un récit aussi objectif et précis que possible des combats.

Que trouve-t-on dans un JMO?

Chaque jour sont notifiés les faits, combats, manœuvres, travaux ou reconnaissances, accompagnés des objectifs visés et des résultats obtenus. Sont aussi indiqués de manière systématique la composition du corps (effectifs, encadrement et mutations), les itinéraires suivis, les emplacements des camps ou des cantonnements, ainsi que les **décorations** et **citations** individuelles. Le texte peut se réduire à une chronologie très succincte, en raison même du rythme de la bataille : lors de la retraite d'août 1914 ou sous le bombardement de Verdun, le rédacteur ne disposait pas du temps nécessaire pour écrire une relation détaillée. Par ailleurs il ne faut pas s'attendre à trouver des appréciations allant à l'encontre des recommandations ministérielles, ou des remarques critiques sur le commandement. L'enregistrement journalier de la succession des événements est enrichi dans de nombreux journaux de documents justificatifs : ordres, cartes et schémas, états des pertes numériques ou nominatifs. Ces documents récapitulatifs, dont l'établissement était obligatoire, sont bien souvent incomplets en raison des difficultés du moment et du chiffre élevé des pertes. Les mentions nominatives restent ainsi, dans bien des cas, réduites aux seuls officiers. S'ils n'offrent pas la diversité des points de vue et richesse en termes de témoignages individuels des lettres de poilus ou des carnets de guerre personnels, et s'ils n'apportent bien souvent que peu ou pas de renseignements nominatifs sur le sort des simples soldats, les JMO constituent en revanche une source unique sur le contexte dans lequel évoluaient les combattants.

JMO, 110e RI, 7 août 1914-15 avril 1915, SGA, Mémoire des Hommes. HISTORIQUE DES FAITS. DATES DATES. HISTORIQUE DES FAITS Effectif du régiment. 7 Sout 1914. Sout 1914. par chemin de fer et est dirigé latrice of Firson 78. E. N ed 1= 13th. 3: 13th. Saint Michel 2. B. : Cantomening de Concentration any 466 uns fait partie du for Corps d'armée, de 583 578 " Etat. Najor et le 1et Bt. de portent de 1028. Pérume des partants. fe 8 au soir. le 110 occupe amoi ses Cam neuts de Concentration Eain de Combat 9 août Dejour dans les mêmes Cantonnements Etato Mª d. 13t foilme i nome i logue 3 Crain régimentaire 10 août

ONAC-VG OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRRE

Riche d'informations, les dossiers des anciens combattants se situent au service départemental de l'ONAC-VG du lieu de résidence au moment de la demande de carte d'ancien combattant ou aux archives départementales.

CHEMIN DE FER DU NORD DEMANDE D tenant lieu provisoirement	A STATE OF THE PARTY OF THE PAR		WA	
Nom: Prenoms: Jaston Ougus Date et lieu de naissance le . Juin Grade actuel à la 3° en à La 15° Section de C. F. C. Numéro d'inscription à l'Affectation spéciale: Titre statutaire et résidence administrative Adresse postale: 813 Avenue de Numéro matricule au Recrutement: Bureau de recrutement d'origine: Grade à la mobilisation:			0	we had las)
Affectations successives au cours de la guer l'un des théâtres d'o	ACM TO THE REAL PROPERTY OF THE PERSON OF TH	2000年1月1日 - 1000年1月1日 - 1000年1月 - 1	ffectuées sur	
DATES	b'occupation Charlese	CORPS D'AFFR		
de évasue un Hojaton et amputé.	Attacker Sacratal Sacratal City Sacrata City City Sacrata	PREFECTURE DUA	DESTAL TO SERVICE OF THE PROPERTY OF THE PROPE	4
at sailling at	<u>wv</u> 22	ww.onac-vg.fr		

LES ARCHIVES HOSPITALIERES

Gaston Poisson a été grièvement blessé le 11 octobre 1914 et évacué le même jour. Le Service des archives médicales et hospitalières de Limoges a conservé l'inscription de son admission sur le registre des entrées de l'hôpital temporaire n° 12 de Melun lors de son séjour du 13 octobre 1914 au 11 février 1915. Un courrier accompagné d'une preuve de parenté vous permet d'obtenir gratuitement une photocopie des pièces relatives à votre aïeul.

		2 ^e Cio	Gaston Auguste	•		nre de ma essure de	
n° 196	447				classe	/	
dmission		_	on du corps Nom et prénom		ade	Sall	
	-						
	A	bataillon bull c	mpis on ter ^{is} .		3	1	101
136	44.7	110 Infantone	fet Toisson Chaquete	2:01	. Be	10 8	77
	-	escadron (b	ler".		_	_	
195	019.48	bataillon If-(c	mph hauring	1 997	Bu		159
		319 Inf. Res	mallevre			10-13	
117		bataillon I'c			guan		
194	01618	85 Infant. Res	Van Ecke Lucien Yoseph	Puga	ut Ben	10"	43
	-	() batailion () co	er".		-		
193	37.95	and the	Charles albert	Jerzu	# 13Pm	10"	47
		2 Infanterie	100 PD			- 11	. 4
192	06.583	Dataillon (col	the set of		· gan		
		73 Infantine R	1. Mambour	2:00	Bini	104	3
191		bataillon con o co	gro				
	05.522	Regiment: 27 artiller	Cyrille Samuel	2. Com	万	135	126
des dépôts.	CULE.	3" de la compagnie ou batterie	, ,	6	7	8	9_
du REGIS-	MATRI-	1° du corps; 2° du bataillon ou escadron;	(en gros caractères) ET PHÉNOMS.	GRADES.	de	SALLE.	du Lit.
	s	DÉSIGNATION:	NOMS		GENRE	GATTE	Nº Nº

Service des archives médicales et hospitalières 23, rue de Châteauroux BP 21105 87052 LIMOGES Cedex 2.

		ALC: U				N 220 K de t	a Nomenciature.
de L'ENTRÉE.	de LA SORTIE.	du pácás.	NATURE de la soutir.	PLAQUE D'IDENTITÉ DES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS. 1* Classe de recrutement. 2* Sabdinision de région. 3* Département. 14	DÉCLARATION et ÉMARGEMENT DES MALADES n'ayant rien à déposer lors de l'entrée à l'hôpital. 15	ADRESSE DES MALADES OU DENNIER DOMICILE des parents. 1° Commune. 2° Canton. 3° Département. 16	OBSERVATIONS. (a) On indiquesa par June des lettres (6. C. N. E on O les aceties après guerison, par codenation on pour erdre. 17
138 to 2 1914	1915 1915		Sylverity	1907 S" Orner (Pas de Calair) 3342		Compagner les Compagner les Boilonnais Hucqueles Pas de Calois	
13 4 love 1914	18 Julie 1915		Surgical and the State of the S	Bethune (Omacalais) 3420		Vorents a Divion Cité 18 Branswaal he 351 Vas de Calais Coma Hondain	
138 =	17 Déants 1914		Short de la constante de la co	1911 Bithune (Bracker) 3861	The Table	mines de martes : Caltonnes Riconas (Pde Parais),	
138 bur		16 ablu 1914		Dunkerque (had) 2090		So Rue ou Fort dani Dunkerque (hord)	les octobre Lange /2
138but	1914		Emi-	Versailles (Som). 2004		maule (Sa->	
138	11 Fines 4 1915		Evapor gur	(hand) 366		Coude Resque. Bra (Nord)	nete
Date d'en	ntrée	1	Nature o	de la sortie	\ Plaque d'identité	Adresse des ma	alades
3/10/ 19	14	Ev	acué p	our l'hôpital	1913 Dunkerque	rue du Tonkin à C	oudekerque
	te sortic 02/191		mixte	de Melun	366	Branche, Dunke	rque (Nord)

LE CENTRE DES ARCHIVES DU PERSONNEL MILITAIRE



Le Centre des
Archives du
personnel
militaire (CAPM)
à Pau garde les
dossiers de croix
de guerre et autres
médailles
militaires ainsi que
les fichiers des
citations classées
par conflit, théâtre
d'opérations, date
et autorité militaire
signataire.

Il est possible de solliciter leur aide pour retrouver le cas échéant les citations qui ont été à l'origine de l'attribution d'une décoration décernée à un soldat.

CAPM

Caserne Bernadotte, place de Verdun, 64023 PAU Cedex.

DECRYPTER UN MONUMENT AUX MORTS



Plus de **30.000** de ces monuments furent érigés après la première guerre mondiale, soit quasiment **un par commune**. Les sujets les plus courants de ces édifices sont le poilu, le coq et les allégories féminines de la Victoire ou de la Patrie. Deux de ces sujets de prédilection se retrouvent sur le monument de **Marquise** (62) inauguré en **1924** avec la dédicace suivante :

1914-1918

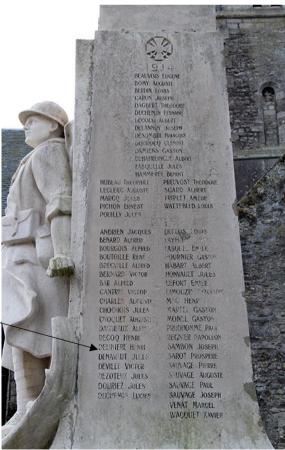
A la gloire des enfants de Marquise Morts pour la France

Ce poilu a été brisé par les Allemands en mai 1940 et réédifié en juin 1947.

Monument aux morts de Marquise (62), situé rue de Verdun, à côté de l'Eglise.

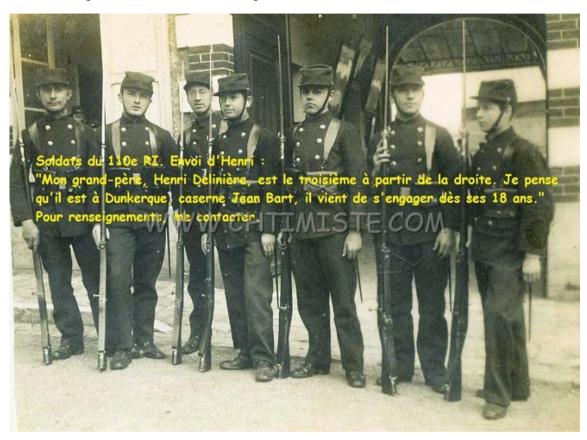
Le nom d'Henri Delinière figure sur deux monuments aux Morts, sur celui de Bouin-sur-Hesdin, village du Pas-de-Calais où il est né le 14 juin 1896, et celui de Marquise parmi les 137 noms qui y sont inscrits.

CHOQUET Auguste
DAGNEAUX Alfred
DECOCQ Henri
DECOCQ Auguste
DELINIERE Henri
DENAVAUT Jules
DESEILLE Victor
DEVILLE Victor
DEZOTEUX Jules
DOURIEZ Jules
DUCHEMIN Lucien
DUFLOS Louis



CONSULTER DES SITES DE DONNEES

Les **sites associatifs ou personnels** complètent les sources officielles en partageant une méthode, un regard, des documents uniques – en particulier des photographies d'époque – et des liens vers d'autres sites. Ces bases de données d'histoires personnelles de combattants peuvent parfois nous permettre de retrouver nos proches. C'est grâce au site de **M. Didier Letombe**, <u>www.chtimiste.com</u> que nos deux frères d'armes ont pu se retrouver un siècle après!





L'ORGANISATION DU SERVICE MIILITAIRE EN FRANCE A LA VEILLE DU CONFLIT

1872 Loi CISSEY

Le service militaire devient universel pour les hommes. Tirage au sort pour 5 ans ou un an. Possibilité pour les plus riches de payer un remplaçant pour accomplir le service militaire ou proposer -contre une somme d'argent- d'échanger un tirage au sort malchanceux!

1889 Loi FREYCINET

Le service devient personnel. Plus de remplacement possible. Durée de 3 ans pour tout le monde.

1905 Loi ANDRE

Le service militaire devient égalitaire et obligatoire (les membres du clergé ne peuvent plus s'y soustraire) avec une durée de 2 ans.

1913 Loi du 7 août 1913

Le service militaire repasse à 3 ans. L'armée active se recrute appels annuels de contingents et par engagements volontaires et rengagements.



Il est intéressant de noter également le temps que duraient les obligations militaires du soldat-citoyen après son service dans l'armée d'active.

Le Petit Journal 11 ans de réserve dans l'armée d'active, 7 ans dans l'armée territoriale, 7 ans dans la réserve de l'armée territoriale!! Dates des passages et de la libération. Dans la réserve de Libération Dans définitive Dans l'armée la réserve du de territoriale. service militaire. territoriale. l'armée active. Le Commandant du bureau de recrutement, SOUVENEZ-VOUS DONG (1) Indiquer si le titulaire est soldat de l'elasse, caporal ou brigadier, ou sous-officier.



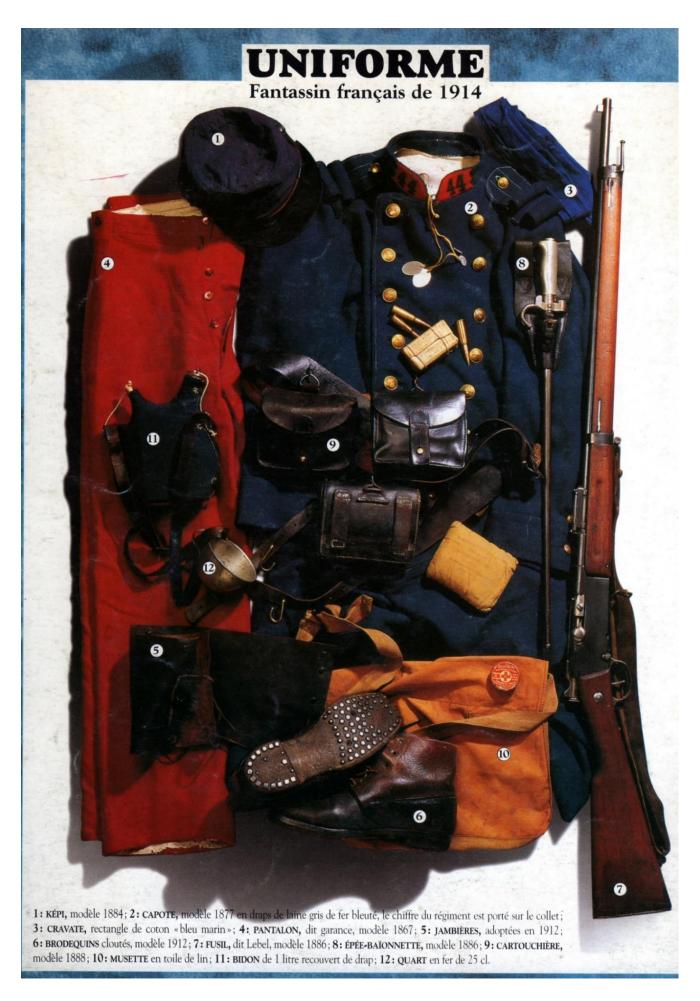
La grande faiblesse de la fécondité et de la natalité caractérise cette période [en France]. La comparaison de la pyramide des âges française et allemande en 1911 traduit la réalité de l'évolution démographique des deux pays : en France le nombre des jeunes diminue d'année en année. [...] Cela a des conséquences directes sur le recrutement militaire: si la France veut avoir une armée équivalente à celle du Reich il faut soit «lever» plus de classes d'âges en avançant l'âge d'appel à 19 ans, soit augmenter la durée du service, soit combiner les deux systèmes. C'est ainsi qu'en 1913, à la veille du conflit, gouvernement et parlement reviendront aux trois ans pour répondre à la loi allemande sur le recrutement et maintenir l'équilibre des forces.

« L'organisation du service militaire en France », Jules Maurin, *Actes de la journée d'étude du 22/11/2005*, CESSD, CEHD, pp. 25-36.



Nos deux frères d'armes du 110 ont bénéficié des dispositions de la loi de 1913 en devançant tous les deux l'appel! Article 26 de la loi de 1913 qui modifie l'article de la loi du 21 mars 1905 sur le recrutement de l'armée: « Les jeunes gens qui contractent un engagement volontaire de 4 ou 5 ans ont le droit de choisir leur arme [Infanterie par exemple] et leur corps [régiment], sous réserve des conditions d'aptitude physiques exigées pour cette arme. Les engagements de 4 ou 5 ans sont admis à des dates fixées par le ministre de la guerre. »

Tous deux sont des **EV**, à savoir des engagés volontaires ; ils ont dû demander et obtenir **l'autorisation et la bénédiction paternelles** pour s'engager à 18 ans. Tous les deux sont **mineurs** au moment de leur incorporation ; l'âge légal de la majorité étant fixé à 21 ans à l'époque. Si s'engager au titre du 110^e RI était une évidence pour Gaston Poisson, résidant à Coudekerque-Branche, le choix d'Henri a été guidé par d'autres considérations. Il aurait pu être tenté de rejoindre le 8^e RI de St Omer, le 73^e de Béthune ou le 33^e RI d'Arras. Mais c'est le 110 qui a eu sa préférence. Pour ses engagés volontaires, outre le fait de pouvoir choisir leur affectation, ils bénéficiaient d'une **prime d'engagement** (évoquée par Henri Delinière dans sa lettre du 17 juin 1914) et d'une **solde plus élevée** que les conscrits à partir de la 4^{ème} année. Le montant d'une solde restait bien modeste et variait en fonction de nombreux critères. La solde qu'un soldat touchait se montait entre 25 et 30 Francs par mois. A titre de comparaison, un ouvrier spécialisé touchait environ 300 Francs.



LE REGIMENT S'AMUSE!

Le 110 avait retenu, pour sa fête annuelle, la date du **26 juin**, en souvenir de la bataille de **Fleurus** (1794), remportée par l'armée Sambre-et-Meuse dont faisait partie la 110^e demi-brigade. La fête du régiment coïncidait avec la ducasse de Dunkerque, sans que l'on sache si cela relevait d'un choix délibéré.

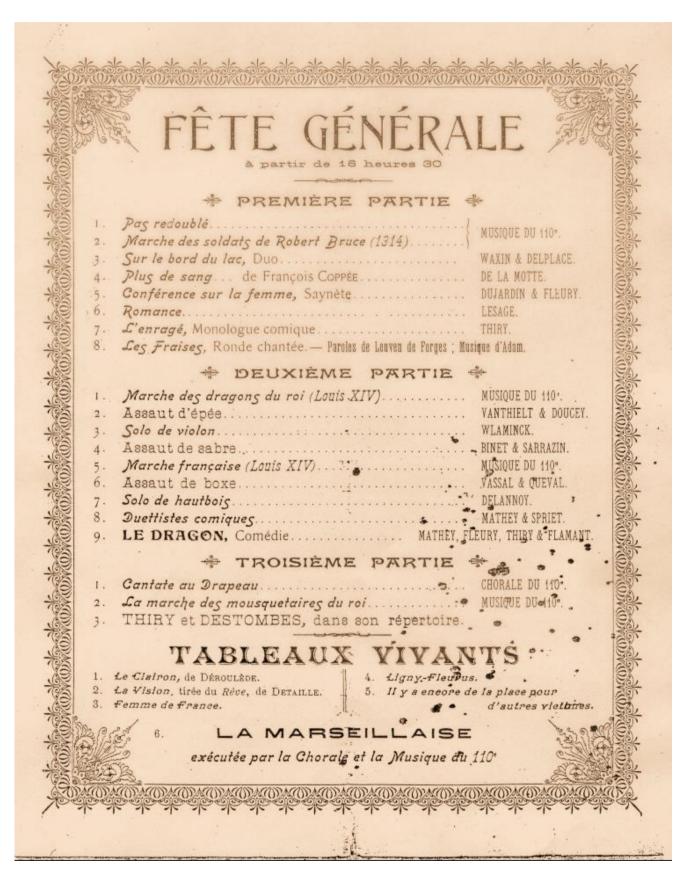


Dans sa lettre datée du 17 juin 1914, dans laquelle il relate par le menu son arrivée à Dunkerque, Henri Delinière fait référence à cet événement, raconté ici par Serge Blankcaert dans son ouvrage 110° RI, Le Régiment de Dunkerque, 1993. Le 26 juin 1914, le régiment célèbre la traditionnelle fête du régiment, sur les initiatives de l'adjudant Binet, du capitaine Ricquier, qui monta des tableaux vivants, et du sergent Jules Hocquet qui prépara des séquences sportives. Pour la circonstance, la caserne Jean Bart se para d'une fausse porte, de guirlandes d'écussons, ... La fête, précédée la veille d'une retraite aux flambeaux avec lanterne vénitienne, consistait en une revue des compagnies, un lâcher de 400 pigeons voyageurs, un concert de la musique avec chœurs et interprétation de la 'Marseillaise' par le Sergent Flamant, et différents numéros présentés par les compagnies : comédie, épreuves d'escrime, boxe, numéros de music-hall, jeux populaires. Dans l'assistance, les soldats portaient l'épaulette et les officiers, le képi à plume et des gants blancs. Un menu amélioré fut servi au réfectoire et les soldats eurent droit à un cigare au dessert. Les soldats hospitalisés reçurent des friandises. On fleurit les tombes des défunts, au cimetière. Deux jours plus tard, le 28 juin 1914, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo mettait le feu aux poudres!!!





La description qu'en fait Serge Blanckaert dans son ouvrage est conforme à ce qui est annoncé sur le programme (joint par Henri dans sa lettre du 17 juin 1914). On s'amuse certes, lors cette fête, mais en y regardant à deux fois, on réalise que les réjouissances ne font pas oublier **l'imminence du conflit** qui se prépare et de la **revanche** tant désirée



Preuve en est le poème de François Coppée, Plus de sang! (avril 1871) déclamé lors de la première

partie du spectacle ainsi que les tableaux vivants qui

sont dévoilés lors de la troisième partie!

Alors, ô jeunes fils de la vaillante Gaule, Nous jetterons encore le fusil sur l'épaule Et, le sac chargé d'un pain bis, Nous irons vers le Rhin pour laver notre honte, Nous irons, furieux, comme le flot qui monte

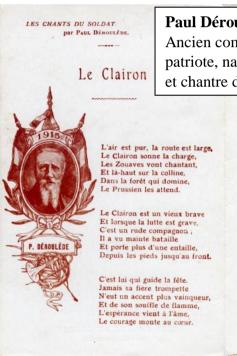
Et nombreux comme les épis. Dis-leur cela, ma mère, et, messagère ailée, Mon ode ira porter jusque dans la mêlée

Sachant bien que l'orage affreux qui se déchaîne,

Et qui peut d'un seul coup déraciner un chêne,

Epargne un oiseau dans le ciel.

Le rameau providentiel,



Paul Déroulède (1846-1914).
Ancien combattant de 1870, écrivain, patriote, nationaliste, antidreyfusard et chantre de la Revanche!

Le Clairon sonnant la charge, Tombe frappé sans receurs; Mais, par un effort suprème, Menant le combat quand même, Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule, Mais sa main, qui le refoule, Suspend un instant la mort, Et de sa note affolée Precipitant la mélée, Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe, Dédaignant, blesse superbe, Tout espoir et tout secours; Et sur sa lèvre sanglante, Gardant sa trompette ardente, Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée, Voyant la charge lancée, Et les Zouaves bondir, Alors le Clairon s'arréte, Sa dernière tâche est faite Il achève de mourir. Le texte de la chanson, rédigé par Déroulède peu après la Guerre de 1870, est imprégné de patriotisme. Il exalte le clairon qui, blessé à

Le Rêve, d'Edouard Detaille (1848-1912), Paris, Musée d'Orsay, 1888. H 300, L 400

mort, continue de sonner la

charge jusqu'à la victoire

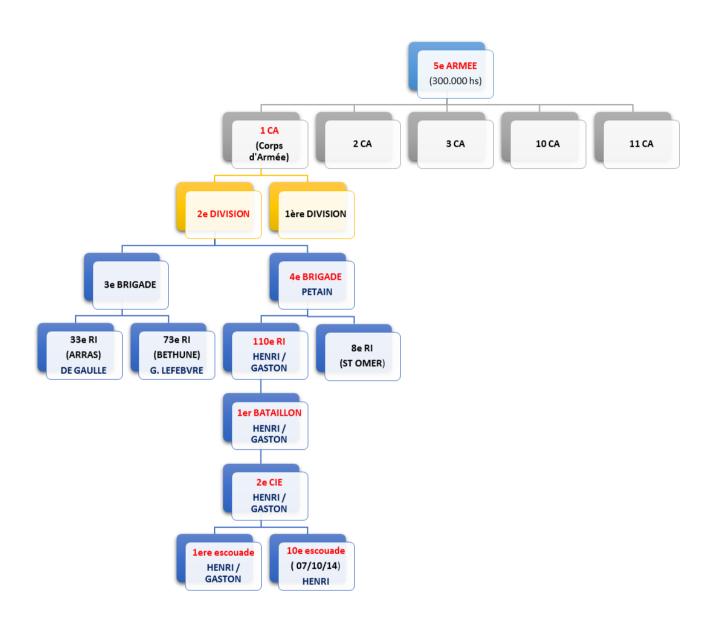
finale.

BATAILLE DE FLEURUS

Ce tableau recut le 1er prix du salon de 1888 et fut acheté par l'Etat. Ce tableau exalte le sentiment patriotique et le revanche désir de l'Allemagne après la défaite de1871. Il inspira moult produits dérivés (gravures, cartes postales... et même célèbre une chanson patriotique de Bérard 1905, Le rêve passe.



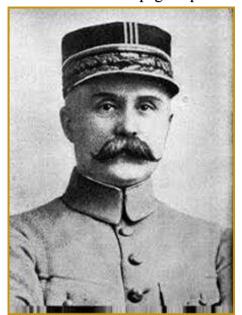
COMMENT RETROUVER NOS FRERES D'ARMES SUR LES CARTES DE LA GRANDE GUERRE



Grâce à cet organigramme, vous pouvez désormais localiser nos deux frères d'armes sur toutes les cartes du conflit quelle que soit la taille de l'unité : armée, corps d'armée, division, brigade, régiment, bataillon, compagnie, escouade. Henri et Gaston se battent au sein de la même escouade*, à savoir la 1ère escouade de la 2ème compagnie jusqu'à la promotion d'Henri comme caporal le 7 octobre 1914. A cette date, Henri est affecté à la 10e escouade de la 2e compagnie.

^{*}Escouade = la plus petite unité de l'armée, composée de 15 hommes.

C'est en illustre compagnie que nos deux jeunes soldats partent en campagne en Belgique en août 1914.



1915, il commande la IIe armée.

Leur brigade -la 4^e- est commandée par le colonel Pétain, un officier qui s'était vu refuser sa promotion comme général par le ministre de la guerre, un officier qui s'apprêtait à la veille du conflit à prendre sa retraite à 58 ans! Dès le début de la Première Guerre mondiale, Philippe Pétain se distingue en Belgique, notamment à la bataille de Guise. Il fait partie des officiers rapidement promus au début de la guerre : général de brigade le 31 août 1914, il commande la 6e division d'infanterie à la tête de laquelle il participe à la bataille de la Marne, et devient général de division le 14 septembre. Nommé le 20 octobre général commandant de corps d'armée, il prend le commandement du 33e corps et réalise des actions d'éclat lors de l'offensive en Artois, affecté sur le secteur du front où il avait grandi ; son souci d'épargner leurs vies le rend populaire parmi ses hommes. En juin

Une autre (future) célébrité se bat au côté de nos frères d'armes en Belgique. Au sein de la 2ème division à laquelle appartient la brigade d'Henri et de Gaston, on retrouve le 33^e RI d'Arras, où un jeune lieutenant fraîchement émoulu de St Cyr commande une section et reçoit le baptême du feu le 15 août 1914 sur les bords de la Meuse, à Dinant. Il s'agit de Charles de Gaulle! Blessé à la jambe (genou droit), il est évacué et hospitalisé puis envoyé en convalescence. Il ne peut rejoindre le front que le 17 octobre, où il prend le commandement d'une compagnie. « Il campe dans les ruines de **Pontavert** et occupe la portion du bois situé à la l'ouest de ce village, sur la route de la Ville-aux-Bois. » C'est sur ce même terrain que Gaston a été grièvement blessé et évacué six jours plus tôt. A Pontavert, « de Gaulle découvre une nouvelle militaire. organisation Pour s'adapter à



l'immobilisation du front, les armées ont mis en place un 'système-tranchées.' » Du 8 janvier au 10 mars 1915, il participe en qualité d'adjoint du régiment à la bataille sanglante de Mesnil-lès-Hurlus, la 'boucherie' relatée par Henri dans ses dernières lettres! De Gaulle est blessé une première fois le 6 mars 1915 par un éclat d'obus à l'oreille droite. Le lendemain, c'est l'aspirant Henri Delinière qui tombe au champ d'honneur à la tête de ses hommes en menant son dernier assaut. Le 10 mars, les troupes de 1ère ligne sont relevées et, de Gaulle est blessé une seconde fois à la main gauche par une balle alors qu'il supervise le départ vers l'arrière du 33° RI. Après 14 mois passés au front et cinq mois de convalescence (occasionnés par ses blessures), la guerre s'arrête pour de Gaulle le 2 mars 1916 à Douaumont. C'est le début de sa captivité en Allemagne qui durera jusque fin novembre 1918.

QUAND HENRI RACONTE HENRI

LA FAMILLE DELINIERE : UNE BREVE HISTOIRE, L'ANGOISSE, LA MORT D'HENRI ET LES RECHERCHES

Le 28 mars 1921, Eugène Lesoin, mon grand-père, épousa Renée Angèle Olympe Delinière, ma grand-mère. Le mariage fut célébré à Calais. Renée était la deuxième sœur d'Henri, l'ainé. Né le 24 janvier 1922, son premier fils portera le prénom d'Henri en mémoire de son frère disparu un certain 7 mars 1915 sur le front de Champagne.

Cet oncle Henri Lesoin, entretint la mémoire de la famille jusqu'à son décès en décembre 2013. Peu avant, il me confia les documents de famille, et, preuve que le choix d'un prénom n'est jamais anodin,



c'est au deuxième Henri Lesoin (c'est-àdire moi-même) que revint la charge d'entretenir la mémoire familiale. Le passage de relais se fit quelques années auparavant, en douceur, entre mon oncle et moi. L'énigme du grand frère de Rénée méritait d'être levée ; je m'y attelais. Ainsi l'histoire d'Henri le soldat est désormais écrite. Elle est écrite, et, cent ans plus tard, l'âme du soldat Henri semble encore flotter dans les limbes du temps jusqu'à nous faire renouer avec les descendants de ses anciens camarades de combat.

Quand le temporel rejoint l'intemporel.

Une brève histoire

La famille d'Henri Delinière est originaire des pays miniers du Pas-de-Calais, et plus exactement de Bully-Grenay. La mère d'Henri s'appelait Dulcidie Baudry. Dans le cercle familial, nous l'appelions Maman Didie. Elle épousa un gendarme, François Delinière et eut cinq enfants. Henri Delinière naquit le 14 juin 1896 à Bouinpar-Hesdin dans le Pas-de-Calais, ville où était affecté naguère le Gendarme

François Delinière. Le plus jeune des garçons, de santé fragile, décéda en bas âge. Il restait donc Henri, suivi de Nelly, de Renée et la toute dernière, également à la santé fragile, Henriette.

Après une affectation à Gouzeaucourt dans le Nord, François Delinière, Gendarme, devint chef de la Brigade de Marquise. Henri entra en 1910, à l'âge de 14 ans, à l'école des enfants de troupe de Montreuil-sur-Mer. Il rêvait de faire une carrière militaire. Mais la guerre modifia ses projets, et, dès ses dix-huit ans, il s'engagea au 110ème Régiment d'infanterie de Dunkerque.



Les trente derniers mètres

Le 7 mars 1915, le caporal Henri Delinière, aspirant à titre provisoire ou « fonctionnaire-aspirant » comme on disait à l'époque, était inscrit à l'avancement pour le grade de sergent. La plupart des officiers ayant été tués ou blessés, il était désormais à la tête de ses hommes. Ils ne formaient plus qu'une demi-section et se préparaient à l'assaut du fortin de Beauséjour. Les Allemands étaient embusqués dans ce petit fortin qui constituait un verrou dans cette partie du front. Le prendre, c'était donner l'accès au glacis arrière qui permettrait de contrôler en profondeur plusieurs kilomètres d'un secteur tant disputé. Henri reçut la mission de l'investir.

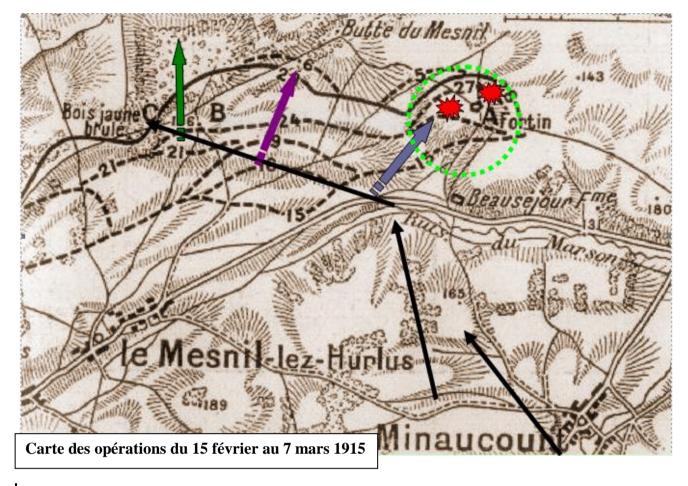
Au coup de sifflet de l'officier commandant le bataillon, les compagnies sortirent de la parallèle de départ. La quinzaine d'hommes, emportée par la fougue d'Henri, le suivit, courut et se dirigea vers le fortin ; le secteur s'anima des bruits de la bataille. Les silhouettes bleu-horizon se confondirent progressivement avec



l'air chargé de fumées. Arrivées sur le parapet du fortin, une vive fusillade s'engagea. Puis un silence mortel enveloppa le fortin... puis s'étendit sur toute la ligne. Ce matin du 7 mars, la première attaque échoua.



Ci-contre, photographie du **fortin de Beauséjour tenu par les Allemands.**



Les flèches noires indiquent la marche d'approche, de nuit, jusqu'aux lignes conquises les jours précédents. A midi, l'assaut est lancé à la baïonnette. Le 1er Bataillon, à droite du dispositif, emporte 300 mètres de tranchées (flèche bleue) mais bute sur une forte résistance allemande venue du fortin. Henri Delinière est mortellement blessé d'une balle en pleine tête dans l'assaut mené contre le Fortin. Son corps et ceux de ses hommes ne seront jamais retrouvés. Ils gisent quelque part sur cette étroite bande de terrain dans ce cercle en pointillé vert de 300 mètres de diamètre. La zone figurant sur la carte fait aujourd'hui partie du camp de Suippes.



L'intérieur du fortin.

Dernière image de ce monde que verront Henri et ses hommes avant de se faire tous tuer sur-lechamp.

La tranchée a été nettoyée. Il faut s'imaginer les corps entassés des soldats des deux camps.

Les recherches et la résignation des proches

Comme cela arrivait le plus souvent, c'est l'absence de réponse au courrier des parents d'une correspondance quasi quotidienne qui laissa présager le pire à la famille Delinière.

Le 7 avril 1915, le Maréchal-des-Logis Delinière reçut un courrier officiel de la 4^{ème} Brigade d'infanterie annonçant la mort d'Henri le 7 mars, soit, jour pour jour, un mois après sa disparition. Portée par un collègue de la gendarmerie, la lettre fut remise à François qui en prit connaissance, ménageant ainsi la maman, Dulcidie.

Les circonstances de la mort d'Henri n'étaient pas encore connues. Les conversations des mères et des femmes de Marquise alimentaient toutes les suppositions. Dulcidie pensait alors à une mort provoquée par une mine souterraine. Mais cette hypothèse relevait de l'influence exercée par les journaux de l'époque évoquant la terrible guerre des tranchées à laquelle se livraient les soldats. Car la nouveauté pour détruire les retranchements de l'adversaire était la mine. La mine, c'était un tunnel creusé par des soldats du Génie qui se terminait sous les tranchées adverses par une sape bourrée d'explosifs. A l'explosion, des dizaines d'hommes disparaissaient, voire des centaines. L'image était effrayante, terrifiante, elle touchait tous les esprits ; ces pauvres mères ne voyaient pas d'autres circonstances plus atroces pour mourir.

Toutefois, une lettre envoyée par un camarade d'Henri apporta plus d'explications sur les véritables circonstances de sa disparition. Dans sa correspondance Dulcidie reprit les indications : « Je reçois à l'instant, une lettre d'un camarade d'Henri qui a vu périr notre très regretté fils. Il nous apprend qu'Henri a fini glorieusement en allant à l'assaut des tranchées allemandes.

A Marquise, on dit que la tranchée a sauté. Mais ce bruit est erroné.

Notre courageux guerrier aura voulu avoir d'autres galons et comme chef de demi-section, il aura voulu enlever sa troupe en prenant le devant et sauter le premier dans la tranchée à conquérir afin de se distinguer de nouveau. »

Dulcidie connaissait bien son fils. Et c'est exactement ce qui arriva. Cette description fut confirmée par la lettre 28 juillet 1915 écrite par le caporal Noël Victor, autre camarade d'Henri, qui le vit monter à l'assaut, et qui recueillit ses dernières paroles. Henri savait qu'il allait mourir.

Monsieur et Madame Delinière,

J'ai été me renseigner à la 3ème compagnie sur le sort de votre fils. Voici les renseignements que j'ai pu avoir : le caporal Delinière a été tué d'une balle dans la tête en marchant à l'assaut d'une tranchée, en avant du fortin de Beauséjour. Personne n'a pu voir s'il est mort sur le coup. Personne ne sait non plus s'il a été relevé car la bataille a duré acharnée toute la journée et le soir le 110ème RI a été relevé.

Je n'ai pas [obtenu] ces renseignements d'un de ses hommes, car toute la $10^{\grave{e}me}$ escouade a trouvé la mort dans ce combat. Avant de partir à l'assaut, votre fils avait dit aux camarades « je les ai (illisible) ... l'autre jour, mais je crois qu'aujourd'hui, c'est mon tour.

C'est tout ce que, je pense, vous dire sur votre fils... »

Cependant les parents Delinière souhaitaient pouvoir connaître le lieu éventuel de sépulture de leur fils. Après avoir repris contact avec la 4^{ème} brigade d'infanterie, le service comptabilité du régiment adressa aux parents une **lettre le 10 août 1915**. « Le corps n'a pu être relevé en raison des combats et il faut craindre que sa dépouille ne soit jamais retrouvée », précisait le courrier.

MINISTÈRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DE LA GUERRE

SERVICE INTERIEUR .

Bureau des Archives Administratives

N. 3524 D3

Nota - Les réponses doivent, outre le numéro d'ordre, rappeler les indications de timbre ci-dessus. Paris, le 4 JUIN 1915

Madame ,

J'ai le regret de vous faire connaître que, malgré le temps écoulé, je ne possède encore aucune précision sur les circonstances de la mort et sur l'emplacement de la sépulture du Caporal DELINIER Henri, du IIO° Régiment d'Infanterie.

Toutefois, les indications parvenues jusqu'à ce jour laissent présumer que ce militaire , repose dans le voisinage immédiat de l'endroit où il tomba au Champ d'Honneur le 7 Mars 1915 , a Le MESNIL (Marne).

Si de nouveaux renseignements me parviennent à ce sujet, je m'empresserai de vous les communiquer.

Avec mes regrets de ne pouvoir, dès à présent, vous fixer plus complètement, je vous adresse, Madame , les assurances de mon respect.

Madame DELINIERE

Rue Saint Louis

à MARQUISE

(Pas de Calais)

Pour le Ministre et par délégation du Secrétaire Général : Le Chef du Service,

41

CORPS D'ARMÉE Sandat la 10 août Jarlat Le Chef du Bureau Spécial de Comptabilité du 110. Régiment d'Infanterie, Objet: à Montieux Delinière, Maréchal en Esqui de Gendarmerie à Marquire D'après les renseignements fournis par le régiment en campaque, renseignements qui manqueux de précision, j'ai l'hammeur de vous faire commaître. que le corps de votre fils est resté sur le terrain voitin du fortin de Beausijour où il me sera, tous doute, pas justible de le retrouver plus tais, étant sommé le nombre des coups qui sont denseurés à cet envoit. Il avait it atteint d'une balle à la tête. Il élait aspirant au moment où il a été pappe. Il a été impossible, re les circonstances, de recueillie les objets ou valours qu'il possédait. Je vous envoie un extrait de l'ordre de la Brigade contenant citation de votre fils. Veuillez agréer l'expression renouvelle de mus Compliments de convoléance et celle de mes sentimens distingues. J. Geor

Mes recherches

Aussi loin que je m'en souvienne, ma grand-mère nous racontait beaucoup d'histoires de famille. Quand nous allions les voir à Calais, elle nous prenait, à tour de rôle sur ses genoux, ma sœur et moi ; nous avions à peine dix ans. Nous lui posions des questions sur tout. « Maman Renée, parle-moi d'Henri » lui demandais-je souvent ; « Mon frère Henri a disparu à la guerre, on ne sait pas où il repose. » Maman Renée est morte d'une grave maladie le 27 août 1965. Depuis, sa mort, la disparition de ce grand oncle me hanta jusqu'à ce qu'un certain jour de janvier 2012 où, enfin la retraite me permettait de consacrer plus de temps aux recherches, je rouvris le dossier constitué par mon oncle Henri.

Je repris l'ensemble du courrier d'Henri qu'Henriette Delinière avait conservé. Mon oncle en avait fait une copie complète ; je partis sur cette base de travail.

M'appuyant sur des cartes d'époque au 1/80 000ème et sur le Journal de marche et Opérations du 110ème régiment d'infanterie et celui de la 4ème Brigade, je reconstituais ainsi son parcours, presque au jour le jour. Au fur et à mesure que je retranscrivais les lettres dans le contexte du Journal du régiment, je m'identifiais à mon grand oncle. Lui et moi ne formions plus qu'un. Ses interrogations étaient les miennes. Je ressentais ses joies et ses peines.

Arrivé au 7 mars 1915, une pièce manquait pourtant au puzzle. Qu'advint-il des corps ? Où ces hommes furent-ils enterrés ? Retraçant les derniers trente mètres de l'assaut, j'éprouvais le besoin de recueillir des images pour me donner une idée plus précise du parcours et ainsi restituer l'action ultime. Je réunissais différents clichés du fortin photographié en septembre 1915. Je remesurais les distances sur une carte dessinée par la 4ème Brigade. Je cherchais surtout des visages d'hommes. Leurs regards sont souvent plus évocateurs que tous les récits et en disent bien plus sur la tragédie qui les attend. Au moment même où j'étudiais le dernier parcours d'Henri, le hasard voulut qu'une carte postale ancienne où mon grand oncle figurait au premier plan fût mise en vente sur un site d'enchères en ligne.

Etait-ce le fruit du hasard, un hasard ou un appel de mon aïeul ? Quelle étrange coïncidence!

Sur cette carte était mentionnée « Fortin de Beauséjour pris après un rude combat par les troupes coloniales. » Mon oncle appartenait à l'infanterie de ligne, mais pas à l'infanterie coloniale. Grâce à cette information primordiale le dernier jeu de piste commençait ...

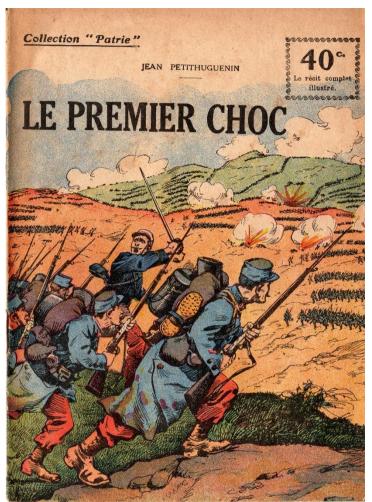
En parcourant les journaux de marches et opérations des unités coloniales engagées dans le secteur, je découvris que le 4^{ème} RIC (régiment d'infanterie coloniale) avait relevé les corps des soldats français et allemands tués quelques jours plus tôt au fortin, baptisé « Fortin du 110 », car celui-ci fut finalement pris par le 110^{ème} juste avant sa relève. Deux croquis figurent au journal de marche du 4^{ème} RIC, celui d'une fosse commune faisant office de sépulture provisoire, un peu en arrière et à gauche des nouvelles tranchées... qui devint définitive compte tenu des circonstances et, sur l'autre, les nouvelles tranchées.

Bien sûr, cette zone fut labourée, retournée, laminée par les obus jusqu'en septembre 1918. Vraisemblablement, il ne reste plus rien des pauvres corps de ces soldats. Quelques ossements épars, probablement des boutons et sûrement des pièces matricules pourraient à la rigueur, à la suite de fouilles, permettre de les identifier. Le fortin se situe aujourd'hui sur un terrain de manœuvres militaires. Les fouilles sont interdites ou soumises à autorisation.

Mais, plus que la preuve matérielle, l'important est d'avoir pu situer à quelques mètres près le lieu où désormais les restes de ces pauvres soldats français et allemands reposent, unis pour l'éternité.

Souvent je pense à ma grand-mère Renée, à ses sœurs, à Dulcidie et au chef de la brigade de Gendarmerie de Marquise, François Delinière. Quittant le monument aux morts de cette petite ville, remontant la route de Rinxent, rue Jean Jaurès, on rejoint l'ancienne brigade de Gendarmerie sur la gauche au fond d'une cour. Remontant la rue, je mets ainsi mes pas dans les leurs, partageant leur douleur, la même indicible douleur. J'ai probablement répondu à leurs interrogations. L'histoire, ainsi reconstituée, me renforce chaque jour dans l'idée que les gènes que nous portons ont quelque chose à voir avec l'âme, et, c'est cet ensemble que nous transmettons.

LE PREMUER CHOC



Lettre d'Henri Delinière, 20 août 1914 :

J'ai vu des soldats qui revenaient du feu. Sur une compagnie de 250 hommes, 54 seulement sont repassés. Ils étaient tristes. Tous les autres sont tués et blessés.

En effet, les premiers mois de la guerre s'avèrent particulièrement sanglants pour l'armée française. Le 22 août 1914, 27.000 soldats tombent au combat en une seule journée! Après deux mois de guerre, les pertes s'élèvent à 330.000 tués, disparus, blessés ou prisonniers!

Comment expliquer une telle hécatombe ?

Il suffit de se remémorer les discours que le Colonel de Grandmaison, chef du 3ème bureau des opérations de l'Etat-Major général avait prononcés à l'Ecole de Guerre, à l'occasion de deux conférences qui avaient galvanisé les auditeurs :

« Les facteurs moraux ne sont pas les plus importants mais ce sont les seuls qui comptent à la guerre. Dans la pratique, il

faudra tout sacrifier à l'étreinte immédiate destinée à donner à l'adversaire la mentalité d'un homme qui se défend, sans trop se préoccuper des erreurs de détail, des risques accessoires et des chances d'insuccès; dans l'offensive l'imprudence est la meilleure des sûretés. On doit se contenter de rechercher où est l'ennemi pour l'attaquer; ce qu'il veut faire importe peu puisque nous avons la prétention de lui imposer notre volonté. Notre conclusion sera qu'il faut se préparer à l'offensive et y préparer les autres en cultivant avec passion, avec exagération et jusque dans les détails infimes de l'instruction, tout ce qui porte, si peu que ce soit, la marque de l'esprit offensif. Allons jusqu'à l'excès et ce n'est peut-être pas assez! »

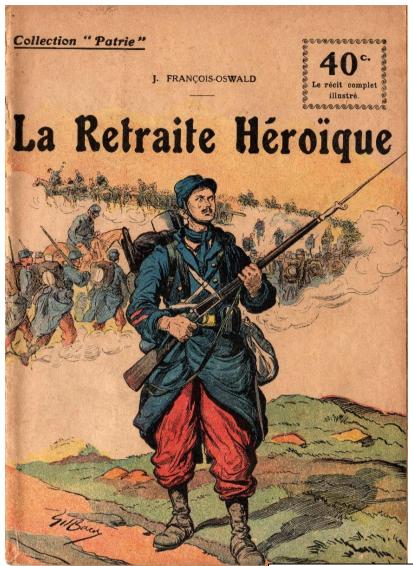
Règlement extrait de l'Instruction militaire du soldat, 2 décembre 1913 :

« Le succès dépend plus encore de la vigueur et de la ténacité que de l'habileté dans les combinaisons. Les attaques sont toujours menées à fond avec la **résolution d'aborder l'ennemi à l'arme blanche**. »

Attaquant à la baïonnette face aux mitrailleuses et aux canons allemands, 'la furie française' va sombrer dans un bain de sang. Les *Rothosen* (les pantalons rouges) comme les appelle l'ennemi, vont voir leurs vagues d'assaut successives massacrées et taillées en pièces!

Fin 1914, l'armée française compte 300.000 tués, 300.000 prisonniers et plusieurs centaines de milliers de blessés! La stratégie de l'offensive à outrance est un échec sanglant!

LA RETRAITE HEROÏQUE



Militairement parlant, une retraite est la marche en arrière d'une armée qui ne peut se maintenir sur ses positions. Une retraite est une opération très délicate, par laquelle des forces se retirent, devant un ennemi plus fort pour éviter l'encerclement ou l'anéantissement.

« C'est dans la retraite qu'on perd les hommes », aurait dit Napoléon. Il est vrai que l'évacuation de la Russie par la Grande Armée a tourné à la débâcle, voire à la ... Berezina!

Réussir une retraite en conservant sa capacité militaire est donc un succès rare, au point qu'on l'assimile souvent à une victoire. Battre en retraite ne signifie pas non plus fuir l'ennemi sans combattre comme l'attestent le JMO du 110 et la lettre du 4 septembre d'Henri Delinière. Dans cette missive, il évoque la bataille de Guise, près de Saint-Quentin, où la Ve armée a temporairement stoppé la

poursuite de l'ennemi qui la talonnait et fait reculer la 2^{ème} division de la garde impériale!

Pour les soldats qui ont participé à la campagne de Belgique, la Retraite n'est pas synonyme de déroute mais de combats!

Pour s'en convaincre, faisons appel à **Roland Dorgelès** et un passage extrait de son roman :

Mémorial élevé à la mémoire de la **Ve armée et son chef le général Lanrezac.** Bien que victorieux, ce dernier est limogé quelques jours plus tard par Joffre.



Les Croix de Bois, 1er chapitre, Frères d'armes, pp. 14-15.

- Ça ne se dirait pas, dit-il (Gilbert Demachy, le héros du roman de Dorgelès). On s'amuse au moins au front. J'en étais sûr que je m'ennuierais moins qu'à la caserne.
 Bréval, dont la face creuse avait repris ses deux plis de tourment en travers des joues, le regarda en hochant la tête :
- Tu ne te figures pas que c'est tous les jours comme ça, non ? Tu te tromperais, tu sais. Le nez dans son quart, Fouillard ricanait. Sulphar, compatissant...haussa simplement les épaules.
- Ça ne sait pas, dit-il.
- Si tu t'étais tapé Charleroi comme moi, lui dit Lagny, à la figure ratatinée de vieille femme, t'aurais pas été si pressé de revenir.
- Et encore, t'as pas fait la retraite, toi, intervint Vairon. J'te jure que c'était pas la pause.
- C'est ça qu'a été le plus dur, approuva Lemoine.
- Et la Marne? demanda Demachy.
- La Marne, c'était rien, trancha Sulphart. C'est pendant la retraite qu'on en a le plus roté. C'est là qu'on a reconnu les hommes...

Ils étaient tous les mêmes. La retraite, c'était l'opération stratégique dont ils étaient le plus fiers, la seule action à laquelle ils se vantaient immodérément d'avoir participé, c'était le fond de tous leurs récits : la Retraite, la terrible marche forcée, de Charleroi à Montmirail, sans haltes, sans soupe, sans but, les régiments mêlés, zouaves et biffins, chasseurs et génie, les blessés effarés et trébuchants, les traînards hâves que les gendarmes abattaient ; les sacs, les équipements jetés dans les fossés, les batailles d'un jour, toujours acharnées, parfois victorieuses — Guise, où l'Allemand recula — le sommeil de pierre pris sur le talus ou sur la route, malgré les caissons qui passaient, broyant des pieds ; les épiceries pillées, les bassescours dévastées, le pain moisi qu'on se disputait ; mitrailleurs sans mulets, dragons sans chevaux, Sénégalais sans chefs ; les chemins encombrés de tapissières et de chars à bœufs, où s'entassaient des gosses et des femmes en larmes, les arbis traînant des chèvres, les villages en flammes, les ponts qui sautaient, les copains qu'on abandonnait, sanglants ou fourbus, et toujours, harcelant la tragique colonne, l'aboiement du canon. La Retraite... Dans leurs bouches, cela prenait des airs de Victoire.

- J'te jure que quand tu lisais sur les plaques 'Paris, 60 kilomètres', ça te faisait drôle...
- Surtout à ceux de Paname, fit le grand Vairon.
- Et après, termina négligemment Sulphart, comme l'épilogue banal d'un beau récit, après ç'a été la Marne.
- Tu t'souviens des petits melons de Tilloy...Ce qu'on a pu s'en taper?...
- Eh ben, et les seaux de pinard, quand on est entré dans Gueux.
- J'm'en rappellerai, moi, d'la saucisse de Montmirail... Tu pouvais pas t'déplacer, les obus te pistaient... Ah! Les tantes...
 - Demachy avait repris sa mine grave et regardait ces hommes avec envie.
- J'aurai bien voulu y être, dit-il... Être d'une victoire.
- Sûr que ç'a été une victoire, concéda Sulphart qui tournait sa couronne entre ses doigts comme une casquette. Si t'y avais été, t'en aurais bavé comme les copains et rien de plus. Demande aux gars ce qu'on a sonné aux Boches à Escardes... Seulement, faut pas parler sans savoir... Tous les mecs qu'ont écrit des conn...là-dessus dans les journaux, ils auraient mieux fait de n'pas l'ouvrir. Moi j'y étais bien, hein, j'sais comment que ça s'est passé. Eh bien, on était resté plus d'quinze jours sans toucher l'prêt (la solde), depuis la fin d'août...Alors, après le dernier coup dur, on nous a tout payé d'un coup, on nous a refilé à chacun quinze ronds. C'est ça la vérité. Alors, si tu vois des mecs qui t'parlent de la Marne, t'as qu'as leur dire une chose : la Marne, c'est une combine qu'a rapporté quinze sous aux gars qui l'ont gagnée...

«LE BARDA»

Lettre d'Henri Delinière du 24 octobre 1914 :

Tout à l'heure à 8h, nous retournons dans nos tranchées. Ce n'est plus la bonne vie. Nous nous y plaisions si bien, ici. Nous avons touché tricot, chemise, flanelle, chaussette. Et en plus couverture, toile de tente, piquets, cordeaux, etc. : toute une maison! Quel sac!!! Heureusement qu'on ne marche pas comme au début de la campagne...



Le sac, c'est la malle et même c'est l'armoire. Et le vieux soldat connaît l'art de l'agrandir quasi miraculeusement par le placement judicieux des objets et provisions de ménage. En plus du bagage réglementaire et obligatoire — les deux boîtes de singe, les douze biscuits, les deux tablettes de café et les deux paquets de potage condensé, le sachet de sucre, le linge d'ordonnance et les brodequins de rechange — nous trouvons bien moyen d'y mettre quelques boîtes de conserve, du tabac, du chocolat, des bougies et des espadrilles, voire du savon, une lampe à alcool, et de l'alcool solidifié et des lainages. Avec la couverture, le couvre-pieds, la toile de tente, l'outil portatif, la gamelle et l'ustensile de campement, il grossit, grandit et s'élargit, et devient monumental et écrasant. Et mon voisin dit vrai : chaque fois, quand il arrive à son poste après des kilomètres de route et des kilomètres de boyaux, le poilu se jure bien que la prochaine fois, il se débarrassera d'un tas de choses et se délivrera un peu les

épaules du joug du sac. Mais chaque fois qu'il se prépare à repartir, il reprend cette même charge épuisante et presque surhumaine ; et il ne la quitte jamais, bien qu'il l'injurie toujours.

- Y a des malins gars qu'ont l'filon, dit Lamuse, et qui trouv'nt l'joint pour coller quéqu'chose dans la voiture de compagnie ou la voiture médicale. J'en connais un qu'a deux liquettes neuves et un can'çon dans la cantine d'un adjupette mais, tu comprends, t'es tout d'suite deux cent cinquante bonhommes à la compagnie, et l'truc est connu et y en a pas besef qui peuv'nt le profiter : surtout des gradés ! tant pus i' sont sous-offs, tant pus i' sont sucrés pour carrer leur fourbi. Sans compter que l'commandant, i'visite les voitures, des fois, sans t'avertir et i' t'fout tes frusques au beau milieu de la route s'il les trouve dans une bagnole où c'est pas vrai : allez, partez ! sans compter l'engueulade et la tôle (prison).
- Dans les premiers temps, c'était franc, mon vieux. Y en avait, j'l'ai vu, qui collaient leurs musettes et même leur armoire dans une voiture de gosse qu'i's poussaient sur la route.
- Ah! tu parles! c'était l'bon temps d'la guerre! Mais on a changé tout ça.

Sourd à tous les discours, Volpatte, affublé de sa couverture comme d'un châle, ce qui lui donne l'air d'une vieille sorcière, tourne autour d'un objet qui gît par terre.

- *J' m' demande, dit-il en ne s'adressant à personne, si j'vas emporter ce sale bouteillon-là. C'est l' seul de l'escouade et j'l'ai toujours porté. Oui, mais i'fuit comme un panier à salade.*

Il ne peut pas prendre une décision, et c'est une vraie scène de séparation.

Barque le considère de côté et se moque de lui. On l'entend qui dit : 'Gaga, maladif.' Mais il s'arrête dans son persiflage :

- Après tout, on s'rait à sa place, qu'on s'rait aussi con qu'lui.

Volpatte remet sa décision à plus tard :

- J'verrai ça demain au matin, quand j' mont'rai Philibert.

Après l'inspection et le remplissage des poches, c'est au tour des musettes, puis des cartouchières, et Barque disserte sur le moyen de faire entrer les 200 cartouches réglementaires dans les 3 cartouchières. En paquets, c'est impossible. Il faut les dépaqueter et les placer l'une à côté de l'autre debout, têtebêche. On arrive ainsi à bonder chaque cartouchière sans laisser de vide et à se faire une ceinture qui pèse dans les six kilos.

Le fusil est nettoyé déjà. On vérifie l'emmaillotage de la culasse et le bouchage – précautions indispensables à cause de la terre des tranchées.

Il s'agit de reconnaître facilement chaque fusil.

- Moi, j'ai fait des entailles dans la bretelle. Tu vois, j'ai découpé l'bord.
- Moi, j'y ai enroulé, en haut à la bretelle, un cordon de soulier et comme ça, je l' reconnais à la main comme avec l'œil.
- Moi, un bouton mécanique. Pas d'erreur. Dans l'noir j'l' sens tout de suite et j' dis : 'C'est ma carabine.' Pa'ce que, tu comprends, y a des gars qui s'en font pas, i's s'les roulent pendant que l'copain nettèye, pis i's'foulent l'poignet en douce sur la clarinette de la poire qu'a nettéyé ; pis même i's n'ont pas la trouille ed' dire, après : 'Mon capitaine, j'ai un fusil qu'est olrède.' Moi, j'marche pas dans la combine. C'est l' système D, et l' système D, mon vieux phénomène, y a des fois où c' que j'en ai pus que marre. Et les fusils, tout en se ressemblant, diffèrent comme les écritures.

LA VICTOIRE DE LA MARNE



Si les taxis parisiens sont entrés dans l'histoire avec l'épisode des 'Taxis de la Marne', leur contribution fut, somme toute, anecdotique voire dérisoire, car ce ne sont pas les quelques milliers d'hommes (2 à 3.000) jetés dans la bataille qui ont pu faire pencher la balance en faveur des armées françaises. De plus, une autre anecdote vient, a posteriori, écorner le mythe des Taxis de la Marne. Les chauffeurs, en effet, n'ont pas oublié de déclencher leurs compteurs afin que les autorités militaires règlent la course !!!

Il est préférable d'écouter le point de vue du général von Kluck, commandant la Iere armée allemande pour évoquer 'le miracle de la Marne':

Que des hommes se fassent tuer sur place, c'est là une chose bien connue et escomptée dans chaque plan de bataille. Mais que des hommes ayant reculé pendant dix jours, que des hommes couchés par terre à demi-morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et

Vers la Victoire

attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle on n'avait jamais appris à compter ; c'est

là une possibilité dont il n'avait jamais été question dans nos écoles de guerre.

Après avoir organisé le repli de toutes ses forces, Joffre ordonne la contre-offensive. Au matin du **6 septembre**, les soldats français écoutent la lecture de l'ordre du jour de leur général-en-chef :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Galvanisés par ce discours, les soldats accueillent avec soulagement la contre-offensive car cela signifie la fin de la marche forcée et

Généralissime JOFFRE

Aqui les destinées de la france sont confiées

quelques heures de répit avant d'en découdre avec l'ennemi. Pendant 10 jours, c'est l'ivresse de délivrer

chaque jour de nouveaux villages pillés et saccagés par l'ennemi, de faire prisonnier des soldats qui s'imaginaient déjà vainqueurs et paradant sur les Champs Elysées comme en 1871.



Lettre d'Henri Delinière datée du 10 septembre 1914 :

Les Allemands sont repoussés. Ils reculent en une sorte de déroute [...] Ils ont beaucoup de morts et de blessés. Nous avons beaucoup de prisonniers, soldats et officiers allemands.

Les Français lancés à la poursuite des Allemands entrent dans un autre monde, un monde où la terre est parsemée des épaves de la retraite : équipements, fusils, canons, casques, attelage, vivres, pendules, butin abandonnés par l'ennemi. Ils pénètrent aussi dans la puanteur du champ de bataille avec l'odeur pestilentielle des cadavres d'hommes en pantalons rouges ou en *feldgrau* raidis par la mort et de ceux des chevaux gonflés et boursoufflés.

Lettre d'Henri Delinière du 4 septembre 1914 :

C'est terrible de voir le champ de bataille où nous avons repoussé l'ennemi couvert de morts et de blessés, de fusils, de chevaux tuês,

des effets de toutes sortes. C'est triste de voir cela. Et dire que nous avons couché sur ce champ de bataille à côté des morts et des blessés. [...] Ce que j'ai remarqué, ce sont les effets de nos canons de 75. J'ai vu, non sans frissons, des Allemands tués, ayant soit la tête vide, soit une jambe qui se baladait à 5 ou 6 mètres d'eux, soit la poitrine ouverte, tout cela par les éclats d'obus.



Quel nom donner à cette victoire ?! Cela suscite bien des débats en 1914! 1ère proposition : Les champs catalauniques! Allusion à la victoire remportée sur Attila et sa horde de Huns. 2ème proposition : Paris-Verdun! Cela fait un peu trop course cycliste! La 3ème proposition sera la bonne : la Marne!!

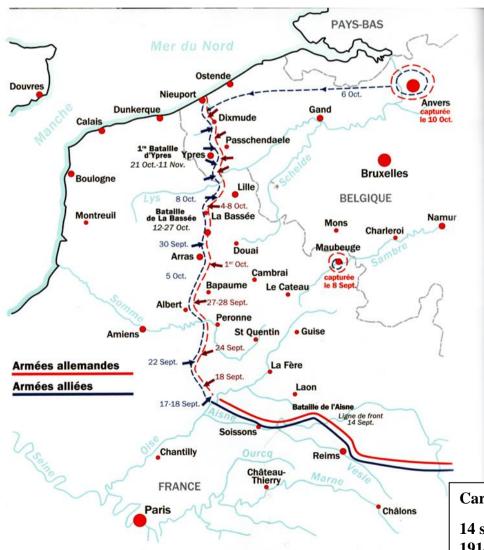
LA GUERRE DES TRANCHIEES

Lettre d'Henri Delinière datée du 4 octobre 1914.

Il y a deux ou trois jours nous étions dans le bois. Maintenant nous sommes en pleine campagne dans des tranchées à quelques centaines de mètres de l'ennemi. Hier soir, nous avons échangé nos balles pour les leurs. Personne blessé, aucun tué. Ce qu'il y a de plus rigolo, c'est que ces vilains oiseaux noirs, comme nous les appelons, qui sont à la lisière des bois, montent parfois dans les arbres pour nous tirer dessus. Mais « Halte-là!», nous sommes aux aguets. Nous les laissons monter à la cime de l'arbre. Et alors, quel plaisir, Pif!!! Paf!!! On les dégringole comme des moineaux. Ah! On passe des moments plutôt amusants à la guerre. On en voit de toutes les sortes. [...] Nous sommes dans des tranchées depuis 3 ou 4 jours. Nous les avons couvertes avec de la paille et pour nous protéger des obus, car tous les jours, et plusieurs fois par jour, nous sommes bombardés, ce qui n'est pas très amusant, pas tant que la dégringolade des oiseaux noirs.

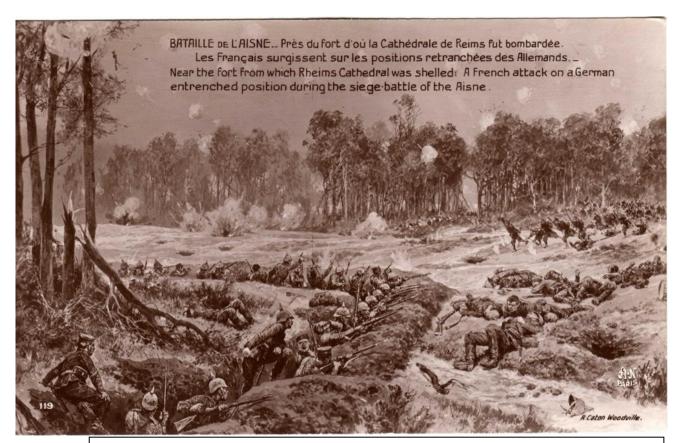
Lettre d'Henri Delinière du 6 décembre 1914 :

Toujours la même vie ; vie de lapin de garenne. Presque toutes nos journées, que l'on devrait passer douces et heureuses, se passent longuement dans nos terriers. Nous sommes changés d'emplacement, encore une fois. Nous sommes en réserve, à quelques centaines de mètres de l'ennemi. Quand nous changeons d'emplacement, c'est tranchée, encore tranchée et toujours tranchée!



La bataille de la Marne s'achève le 13 septembre 1914. Après avoir battu en retraite, les Allemands se replient dans la vallée de l'Aisne et s'enterrent. bataille Une autre commence : la bataille de l'Aisne du 13 au 18 septembre. Epuisés par la guerre de mouvement, l'armée française parvient pas à percer ce front, alors que la guerre de mouvement continue de faire rage plus au nord lors de la course à la mer.

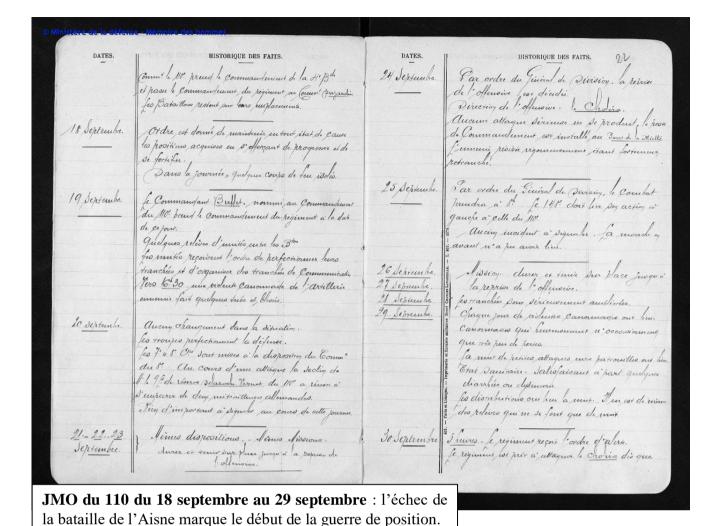
Carte de la course à la mer 14 septembre-fin novembre 1914.



Ci-dessus : Bataille de l'Aisne. Carte postale avec légende en Français et en Anglais.

Henri et Gaston eux vont prendre part à partir du 18 septembre à une guerre d'un genre nouveau : la guerre de position. A partir du 18 septembre, ordre est donné de maintenir les positions acquises en s'efforçant de progresser et de se fortifier. (JMO 110) Le 19, les unités reçoivent l'ordre de perfectionner leurs tranchées et d'organiser des tranchées de communication. La mission est désormais la suivante et revient telle un leitmotiv incessant dans le JMO du 110 : « Durer et tenir sur place jusqu'à la reprise de l'offensive. » Dans le JMO de la Ve Armée en date du 19 septembre, « le général commandant la Ve armée (le général Franchet d'Esperey) fait ressortir auprès du GQG l'intérêt pour les corps d'armée de se doter rapidement d'un approvisionnement de fil de fer [barbelé!], et la nécessité de procéder à une meilleure utilisation de notre [canon] 120 lourd particulièrement efficace contre l'artillerie lourde allemande. »

La guerre des tranchées commence mais l'Etat-Major reste obsédé par la libération du sol national. Il faut bouter l'Allemand hors de France! L'état d'esprit offensif demeure intact et explique souvent l'aspect provisoire, inachevé des tranchées françaises. Il faut certes durer et tenir sur place mais jusqu'à la reprise de l'offensive pour gagner quelques centaines de mètres. Les entrées du *JMO de la Ve armée* illustrent à merveille cette obsession: 15 octobre 1914: « Les Corps d'Armée reviendront à la progression méthodique de l'infanterie dans le but d'user l'ennemi et de profiter de ses défaillances. [...] En vue de conserver la supériorité morale acquise depuis la reprise de l'offensive de la Marne, il sera fait journellement sur le front des corps d'armée des opérations exécutées au petit jour ou pendant la nuit en vue de résultats locaux. » Des offensives qui sont autant de sanglants échecs dont les lourdes pertes sont justifiées par le Général Joffre: « Je les grignote. » C'est le début de la guerre d'usure!

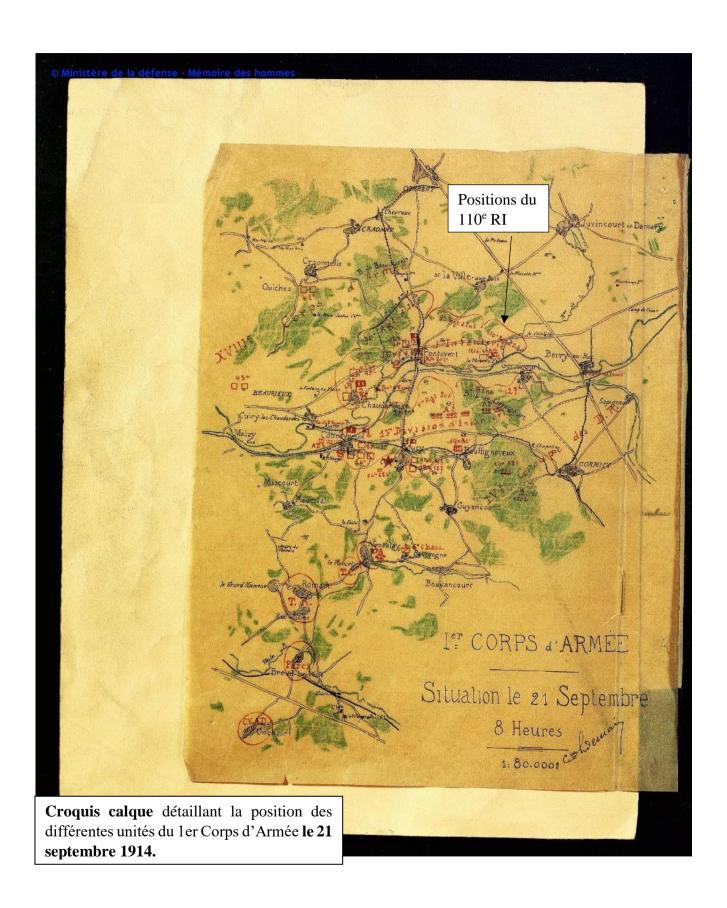


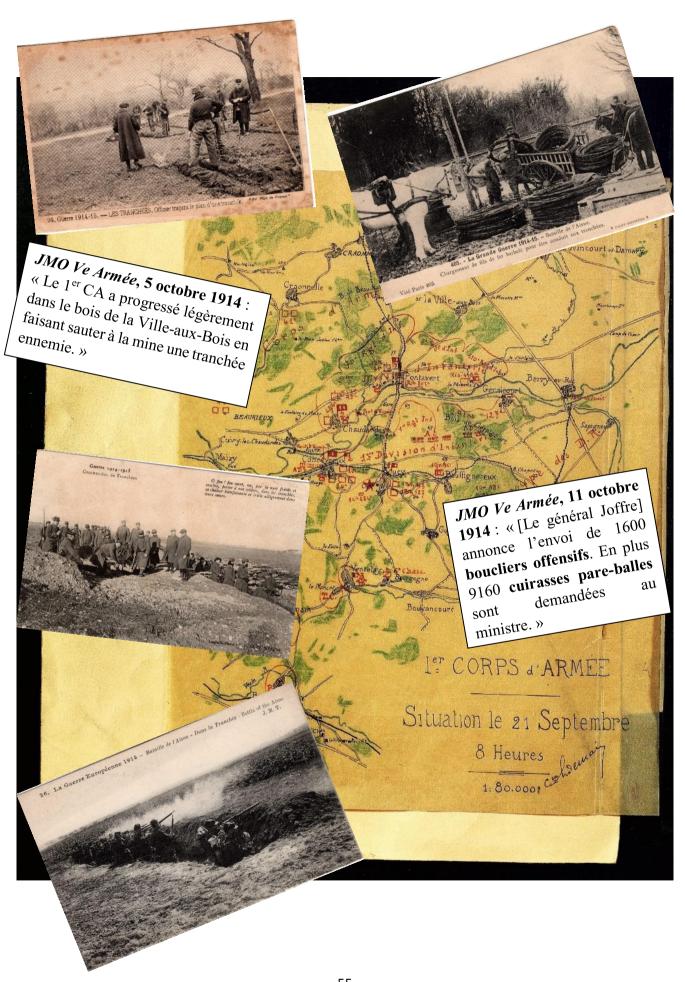
Attaque de nuit de la ferme du Choléra par le 110. (24/09/14)

Attaque de nuit

Attaque de nuit

de la ferme du Choléra. Septembre [3]:2
1914:





MESNIL-LES-HURLUS, 'JUSQU'A COMPLETE USURE'



Lettre d'Henri Delinière du 1 mars 1915.

L'autre jour nous partions sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce, direction les Boches. Il y avait quelque chose là-dessous. J'avais le pressentiment que nous allions à la « boucherie », permettez-moi le mot. En effet, c'est ce qui arriva. Nous avons attaqué les tranchées d'un bois, jusqu'alors imprenable,

et, faute de bombes (si nous n'avons pas de bombes, eux en ont) nous avons dû remettre le tout à d'autres troupes, et tout cela à cause de nos pertes. Quelques camarades y sont encore restés. Mais la tranchée, étant évacuée par les Boches, a été prise. [...] Le régiment n'étant plus au complet, nous sommes en repos pour le moment. Je suis encore <u>rescapé</u>. Le destin me protège.

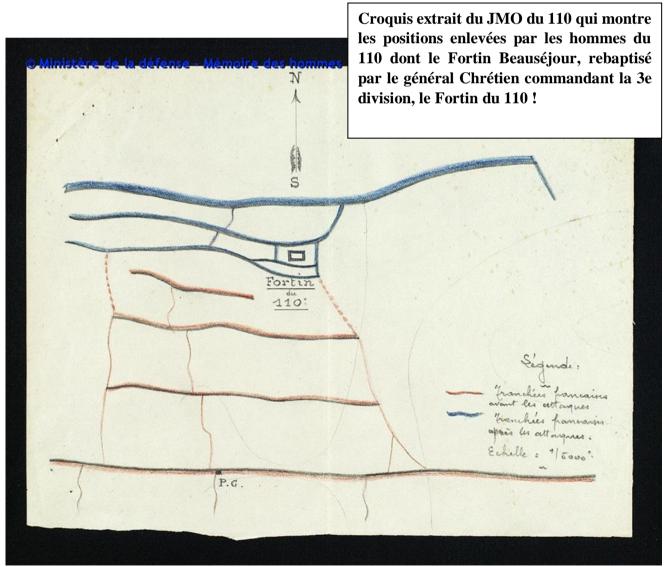
JMO 110, 7 mars 1915 : 'A midi, après le tir de l'artillerie, les 2^e et 3^e compagnies s'élancent à la baïonnette sur la partie des tranchées ennemies dont il faut s'emparer.'



« Alors que quelques grandes batailles de la Première Guerre bénéficient d'une notoriété proportionnelle à leur horreur, celle de Mesnil-les-Hurlus semble être tombée dans l'oubli. La plupart des Français ignorant jusqu'à son nom étrange, qui paraît sorti tout droit d'un roman fantastique. Pourtant, ce théâtre d'opérations n'a rien à envier à la tranchée de Calonne, aux Eparges, au Chemin des Dames, à Verdun. Durant les journées terribles de février 1915, de Gaulle (33° RI) assiste à l'acharnement jusqu'au-boutiste d'une chaîne de commandement qui ne prend pas en considération le poids des vies humaines, tant il est persuadé que sa méthode est la bonne. » […]

L'ordre d'attaque est le suivant, écrit en toutes lettres et en toute brutalité dans le Journal des Marches et Opérations (*JMO 33^e RI* 18 février 1915) : 'Attaquez jusqu'à complète usure.' 'Jusqu'à complète usure', la phrase peut se lire de deux façons différentes...Soit que l'on veuille user l'ennemi, ce qui devrait être le but recherché ; soit que l'on n'hésite pas dans cet objectif à user jusqu'à l'os ses propres troupes, au nom du territoire à reconquérir ; soit encore que les deux lectures se superposent. Le ton est donné, et les [semaines] à venir sont une illustration parfaite de ce que signifie la 'complète usure' dans un combat de la Première Guerre mondiale. »

Frédérique NEAU-DUFOUR, *La Première Guerre de Charles de Gaulle, 1914-1918*, 2013, pp. 105-106.



Un autre témoignage d'un soldat du 110 illustre bien l'enfer des combats qui se sont déroulés à

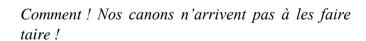


pas effectué ce tir. Je me trouvais bien à 70 mètres en arrière des tranchées de première ligne et pourtant autour de nous, on ne distinguait plus rien, tant il y avait de la fumée. Et puis, c'était une pluie d'éclats d'obus... Dans des balles cevacarme, claquaient: d'abord une, puis deux, puis un jet continu de balles de mitrailleuses. J'étais furieux.

IMP. BAUDINIERE, NANTERRE

Mesnil-lès-Hurlus dans la Marne. Ce soldat, c'est Charles Cavrois. Au moment où la guerre éclate en 1914, il est étudiant en 2^{ème} année de droit à Lille. Il se porte volontaire et est incorporé au 110e régiment d'infanterie de Dunkerque, 3^e bataillon, 11^e compagnie. Il est tué le 28 février 1915, une semaine avant Henri Delinière, sur le même champ de bataille. Dans cette lettre, il évoque en détails l'attaque du 16 février 1915 et l'enfer des combats.

L'artillerie a donné d'une façon formidable. On ne percevait plus ni les départs, ni les éclatements. Il n'y avait qu'un seul bruit ininterrompu. Vers 9 heures, les Boches ont arrosé nos secondes lignes et il fallut faire carapace dans le boyau. [...] A 9 heures et demie, commence le tir d'écrasement, qui doit durer dix minutes. Après cela, en avant ! Il y a deux jours, l'artillerie n'avait



On ne nous a pas laissé le temps d'avoir peur. « Baïonnette au canon!» « Cachez baïonnettes »- « Baissez-vous dans les boyaux » -« En avant, et serrez, serrez! » Nous avons laissé nos sacs sur les rebords des boyaux afin de s'alléger.

J'ai vidé ma musette, ne gardant que les cigarettes... J'étais léger...Quelle course de rats dans ces couloirs de taupes! Il y avait des plantons aux bifurcations des boyaux pour nous aiguiller. On se sentait embarqué, il fallait marcher, autrement on aurait été écrasé. Mes oreilles me bourdonnent, mais je suis complètement maître de moi.

FORTIN DE BEAUSSJOUR - Poste d'écoure à 15 m. des allema

soldst tient une grenade, l'autre une bombe de crapouillaud.

J'ai encore assez de conscience pour penser : « il n'y a pas un d'entre nous qui arrivera, on sera fauché en route par les mitrailleuses. » Un cri dans le vacarme : « Des brancardiers ! Le lieutenant Cristin est blessé. »



La file indienne arrive à la tranchée. Le lieutenant Cristin est mort. Nous passons. Le capitaine est hors de la tranchée, sur le parapet. Il a son grand manteau bleu qui lui descend jusqu'aux pieds et il brandit une canne, sa seule arme : « En avant, la 11e ! »

A partir de ce moment jusqu'au moment où je saute dans la tranchée allemande, je ne sais plus... J'ai couru droit devant moi sur un terrain complètement défoncé par les obus et noirci par la mélinite. J'ai vu tomber des soldats, et pendant toute la course, j'ai cru que j'allais y rester... Les mitrailleuses, ça ne pardonne pas. [...]

Lettre du soldat Charles Cavrois à ses parents le 26 février 1915.



GUNE VIE DE MARTYR?

Des campagnes défigurées où le canon règne jusqu'aux montagnes du Sud, jusqu'à l'Océan, jusqu'au rivage étincelant de la mer intérieure, le cri des hommes blessés retentit à travers le territoire et, de par le monde, un immense cri semblable s'élève et lui répond.

Il n'est pas une ville française jusqu'où ne viennent saigner les blessures ouvertes sur le champ de bataille. Pas une ville française qui n'ait assumé le devoir de soulager une part de cette souffrance, comme elle porte sa part du deuil commun. Pas une ville qui ne puisse entendre, dans ses propres murs, un écho de la plainte majeure qui gronde et grandit là où le combat s'éternise. La guerre déferle sur toute la face du pays, et, comme le jusant, elle y sème des épaves.

Dans les lits que la piété publique a dressés de toutes parts, les hommes frappés attendent les décisions du sort. Les lits sont blancs, les pansements sont propres : beaucoup de visages sourient, jusqu'à l'heure où la fièvre les empourpre, jusqu'à l'heure où la même fièvre fait trembler un peuple de blessés sur le continent.

Quelqu'un est allé visiter les blessés et m'a dit : « Les lits sont en effet bien blancs, les pansements paraissent bien propres, ces gens jouent aux cartes, lisent les journaux, mangent des friandises ; ils sont simples, souvent très doux, ils n'ont pas l'air trop malheureux. Ils racontent tous la même histoire...La guerre ne les a pas trop changés. On les reconnaît tous... »



-Êtes-vous sûrs de les reconnaître? Vous qui venez de les regarder, êtesvous sûrs de les avoir vus?

Sous leurs pansements, il y a des plaies que vous ne pouvez imaginer. Au fond des plaies, au fond de la chair

mutilée, s'agite et s'exalte une âme extraordinaire, furtive, qui ne se manifeste pas aisément, qui s'exprime avec candeur, mais que je souhaiterais tant vous faire entendre.

A cette époque où rien ne ressemble plus à soi-même, tous ces hommes ne sont plus ceux que vous avez connus naguère. La souffrance les a réveillés de la douce vie et, tous les jours, elle les abreuve d'une redoutable ivresse. Les voici plus qu'eux-mêmes, et nous n'avions aimé que des ombres heureuses. Ne perdons rien de leurs humbles propos, inscrivons leurs moindres gestes, et dites-moi, dites-moi que nous y penserons tous ensemble, à chaque heure du jour, maintenant et plus tard, alors que nous éprouverons la tristesse des temps et la grandeur du sacrifice.

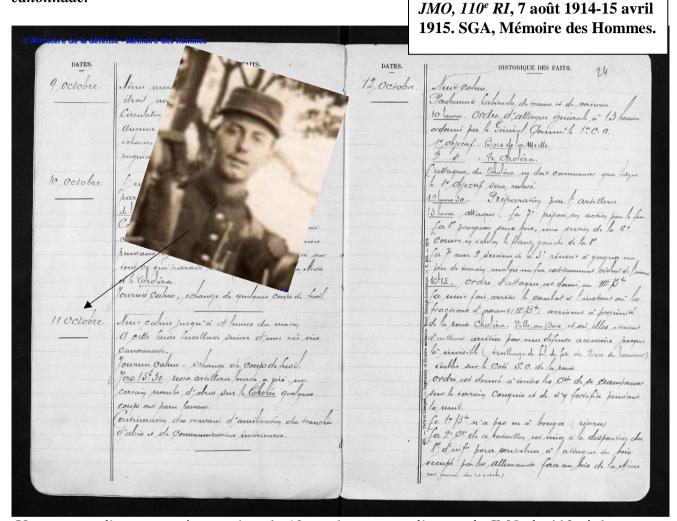
Georges Duhamel, Vie des Martyrs, éditions Payot et Rivages, Paris, 2015, pp. 34-35.

PONTAVERT, 11 OCTOBRE 1914: DERNIERE MISSION

Avons été attaqué cette nuit -1 tué, plusieurs blessés. Parmi les blessés, un qui occupait mon ancienne place à la l'ère Escouade.

C'est en ces termes, qu'Henri Delinière évoque les escarmouches de la nuit du 10 au 11 octobre dans sa correspondance. En confrontant le passage de cette lettre au **Journal des Marches et des Opérations du 110^e RI**, voici l'entrée qui corrobore les faits mentionnés :

11 octobre : Nuit calme jusqu'à 4 heures du matin. A cette heure fusillade suivie d'une très vive canonnade.



Une attaque d'envergure étant prévue le 12 octobre comme l'atteste le JMO du 110 ci-dessus, un groupe d'hommes est vraisemblablement envoyé en mission de reconnaissance des positions ennemies. Ce petit groupe, visiblement repéré, essuie des tirs meurtriers. Lors de cet échange de coups de feu, plusieurs victimes sont à déplorer. Parmi elles, le soldat **Gaston Poisson**, le frère d'armes d'Henri, son ancien camarade de la 1ère escouade. Il est grièvement blessé par balles. Une double blessure (cuisse gauche, genou droit) très certainement occasionnée par une rafale de mitrailleuse ou ... 'la machine à découdre' comme la surnomme entre eux les soldats. Il n'a pas réussi cette fois-ci à 'se faufiler entre les balles et les obus.'

Une fois le choc encaissé, il faut réagir, se ressaisir! Deux garrots prestement serrés viennent juguler l'hémorragie. Vite! Se mettre à l'abri, mobiliser ses dernières forces. Il faut ramper vers la carcasse de ce cheval abandonné, aperçu un peu plus tôt dans le no man's land pour se mettre à l'abri des tirs! La longue attente commence et avec elle l'angoisse, la peur et l'horrible prémonition d'être un mort en sursis parmi tous ces braves qui sont tombés sur le champ de bataille. Enfin, après des heures d'inquiétude, du bruit, des pas, des voix qui chuchotent. Ce sont les musiciens de la fanfare du 110! Ils

ont troqué leurs instruments de musique pour des brancards et des brassards arborant la croix rouge des ambulanciers. Partis à la recherche d'un officier disparu, c'est à un simple 2^{ème} classe qu'ils sauvent la vie en le transportant jusqu'au poste de secours régimentaire installé dans la ferme de la Pêcherie.



crânement devant l'objectif des photographes en compagnie de ses frères d'armes.

Nous avons choisi d'évoquer le parcours de Gaston à l'hôpital en nous appuyant sur la correspondance

Photographie de la famille Poisson: Gaston

avec ses parents Auguste et Anice en 1924.

(principalement sous forme de **cartes postales**) qui lui est adressée par sa famille, ses proches,

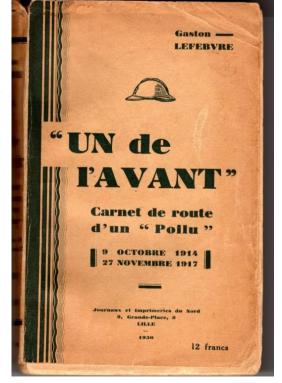
ses camarades alors qu'il se trouve à l'hôpital militaire temporaire n° 12, Collège Jacques Amyot à Melun (Seine-et-Marne) où il a été évacué le 13 octobre 1914.



Un autre document s'est avéré très précieux dans cette tentative de restitution du passé : un livre choisi

entre tous par Gaston lui-même!

Le témoignage est écrit en 1930 alors que l'auteur est un 'jeune' ancien combattant de 34 ans ; l'ouvrage témoigne d'une volonté, en hommage 'aux rares survivants de son bataillon', de reconstituer des faits précis, pour 'empêcher le voile de l'oubli de tomber trop tôt sur le sacrifice et les souffrances des vrais combattants et d'inspirer aux jeunes la résolution de faire tout pour éviter le retour d'un tel cataclysme.' C'est un récit complet, qui se veut réaliste, indiquant les lieux et les dates, désignant de nombreux soldats et gradés par leurs noms. L'auteur Gaston Lefebvre parle longuement des deux blessures reçues ; il évoque l'état de choc, la douleur, le transfert en brancard, la souffrance à l'ambulance, et la dureté des scènes d'hôpital. Le témoignage décrit la préparation de l'amputation, la visite de l'aumônier et le choc post-opératoire, toutes les étapes du même calvaire vécu par son homonyme Gaston Poisson qui finit comme lui la guerre invalide à 20 ans !



LA RELEVEE DES BLESSES

Les brancardiers portent le brancard sur leurs épaules et parfois, je me retrouve au-dessus du parapet. Des éclats sifflent...vont- ils me laisser achever? Peut-être se figurent-ils porter un cadavre? Dans le poste de secours, le caporal infirmier, qui me connaît depuis près [d'un an], se penche et demande:

- Qui est-ce? Suis-je donc méconnaissable!
Aidé du major, il enlève ce que mes camarades avaient enroulé autour de [mes] jambe[s]. Mon sang



coule à nouveau ; je n'ai donc pas tout laissé làbas [...] Il me met un garrot en caoutchouc et lave [mes] jambe[s] avec de l'alcool. Puis, il badigeonne les plaies avec de la teinture d'iode et refait le[s] pansement[s]. **Ouand** c'est terminé, le major me fait une piqûre à la jambe gauche et me fait boire du thé alcoolisé. Cela me ranime et je puis mouvoir mes bras et parler.

Le caporal qui m'a enfin reconnu, me demande comment cela va. Je luis dis que je ne souffre pas trop, mais que cela me semble drôle de ne plus sentir [mes] jambe[s].

-Ce n'est rien, mon vieux, c'est sans doute le froid et la perte de sang. Sois tranquille, [tes] blessure[s] [ne sont] pas grave[s], mais la guerre est finie pour toi...

- Je ne remonterai plus! Est-ce possible?... [...]

Un infirmier qui rentre de corvée de soupe, annonce que les boches couvrent notre première ligne d'obus et qu'ils bombardent même sérieusement du côté des cuisines. Il ajoute que les boyaux sont nivelés et qu'il serait prudent d'attendre la nuit pour m'évacuer. La fièvre s'est emparée de moi et me rend indifférent. Je pense bien à la mort, mais sans crainte, et je n'ai plus la force de ne pas vouloir mourir. Quand on cause, il me semble que les voix chantent...

A la nuit, le bombardement ralentit. Les brancardiers en profitent pour me transporter au poste de secours divisionnaire sur la route de [ROUCY]. Là, on me dépose sur un lit de grillage et on me dit qu'une auto ne tardera pas à venir. D'autres blessés sont dans la sape, car, dans l'obscurité, j'entends geindre et pleurer. Après un temps que je ne puis déterminer, l'auto arrive. On m'y monte avec trois camarades également sur un brancard. Aussitôt en route, les cahots nous font sauter et nous nous mettons à hurler à quatre. Maintenant, je sens mon genou et il me semble que les os brisés bougent. Je tiens ma jambe à deux mains pour l'empêcher de sauter, mais c'est atroce. Mon cœur s'en va à plusieurs reprises et je manque de m'évanouir. Enfin! L'auto s'arrête...des infirmiers alignent les quatre brancards dans un baraquement éclairé à l'électricité. Mes camarades, comme moi, ont la figure inondée de larmes.

Gaston Lefebvre 'Un de l'Avant.' Carnet de route d'un Poilu, Journaux et imprimeries du Nord, Lille, 1930, pp. 234-236.

L'HÔPITAL TEMPORAIRE N° 12, COLLEGE JACQUES AMYOT, MELUN



salle d'opérations et

on me couche sur le billard. En me déshabillant, un infirmier me dit que je suis à [l'hôpital de Melun].

Deux majors examinent mes blessures en hochant la tête et refont [mes] pansement[s] sans rien me dire. Un infirmier soulève ma jambe droite à deux mains pour enlever et ensuite enrouler les bandes. Quand il la repose, les os de mon genou craquent.

Après m'avoir mis une chemise propre, deux infirmiers me remettent sur le brancard et me portent sur un lit dans un baraquement rempli de blessés...

Ma tête est lourde! Comme je suis faible. Heureusement, je ne tarde pas à m'endormir. Le lendemain, un caporal infirmier vient prendre ma température. Il me dit [qu'à cause des balles qui m'ont touché] des nerfs et l'artère fémorale ont été coupés. Sous ma dictée, il écrit une carte à mon père et à ma [...] mère pour les prévenir que je suis blessé [aux] jambe[s] mais pas gravement. La journée s'écoule sans

que ma souffrance soit trop grande, je dors même plusieurs heures. Mais le soir, ma température monte et il m'est impossible de dormir toute la nuit.

Quelle délivrance quand le jour paraît! Vers huit heures, on me conduit sur le billard. Le major prévient qu'il va enlever les [balles] resté[e]s dans mes chairs et après que ça ira bien. En me disant : respire bien, un infirmier m'applique le masque de chloroforme... Je respire à pleins poumons pour que ça aille vite. Les cloches sonnent... puis c'est tout. Sans volonté, je suis livré aux burins, aux marteaux et

aux scalpels des majors. Quand je reviens à moi, je suis dans mon lit et je vois le major arriver. Je lui dis que ma jambe me fait mal... beaucoup plus qu'avant l'opération. Il me répond que ce n'est pas étonnant, mais que ça passera. Hélas! Mon mal devait empirer d'heure en heure. L'infirmier, qui est de Lille, me confie que l'on [est inquiet pour] mon genou. Le soir, je passe 40 degrés de fièvre et des souffrances intolérables m'empêchent de fermer l'œil. Une soif terrible me dessèche la gorge et l'infirmier qui me veille ne consent à m'humecter les lèvres que de temps à autre.

Carte du 13 octobre 1914 envoyée par ses parents. Ce qui est surprenant, c'est la rapidité avec laquelle ils ont reçu les informations sur la blessure de Gaston et son transfert à l'Hôpital n° 12 de Melun où il est admis le 13 octobre !!

CARTE POSTALE

Tous les pays étrangers n'acceptent pas la correspondance au recto (Se renseigner à la poste)

Adresse du destinataire.

Au matin, le major me fait une piqûre et me donne une potion qui me fait dormir plusieurs heures. Des tiraillements affreux me tirent de mon sommeil artificiel. Ma pauvre jambe est devenue si douloureuse que je ne puis même plus supporter un drap dessus. Dans la soirée, le délire s'empare de moi et je geins sans arrêt. Toute la nuit, je crie et je demande à boire. Les autres blessés ne peuvent dormir et se

Pournos Combattants

Les types qui sont là pour 'clam'cer' on devrait les mettre à part... Pauvres camarades! Pendant qu'ils ne dorment pas, ils souffrent eux aussi.

plaignent. J'entends des réflexions très justes, mais qui me font beaucoup de peine.

Une odeur fétide monte de ma jambe droite. L'infirmier me dit que c'est le pansement, mais je crois que c'est ma jambe qui pourrit. Quelle nuit épouvantable! Sans les avoir vécues, il est impossible de se faire une idée de ces souffrances. Le lendemain matin, le major vient encore faire une piqûre, mais elle ne parviendra pas à m'endormir. Il soulève mes draps et sent l'odeur...

- Prends courage, mon petit... un chirurgien spécialiste va venir t'opérer ... tu ne souffriras plus. Après lui, c'est un prêtre soldat qui vient m'offrir la consolation de son ministère.



- Vous êtes déclaré catholique ?
- Oui! Monsieur l'abbé!
- Vous allez subir une grave opération et il faut vous mettre en règle avec le bon Dieu... je vais vous donner l'absolution.

Quand le prêtre s'éloigne mes souffrances ne sont plus les mêmes. Elles sont devenues sourdes...vagues comme si je n'étais plus de ce monde. En vain, je change souvent ma tête de place pour trouver un peu de fraîcheur. Des blessés s'arrêtent à mon lit; je les regarde avec indifférence et je leur réponds par signes de tête. Je n'ai plus la force de parler. A midi, le médecin-chef vient me dire que le chirurgien n'est pas encore arrivé. Que m'importe; je ne souffre plus et je suis même bien. J'ai l'impression de planer fort haut et tout doucement. Est-ce cela que l'on ressent quand on va mourir?

Gaston Lefebvre, op. cit., pp. 236-239.



L'AMPUTATION

Des infirmiers apportent d'un autre baraquement un paravent et enferment mon lit dedans. Sans doute, est-il devenu libre à la suite du décès d'un camarade.

Maintenant ça va être mon tour. [...] Le paravent s'écarte et deux infirmiers sont là avec un brancard. Allons! On ne me laissera pas mourir en paix...il faut qu'on me torture encore.

Comme la salle d'opération est éclairée, cette fois, le chirurgien est là. Je le vois se mettre des gants de caoutchouc, pendant que les infirmiers déroulent les bandes de mon pansement. Les tables sont recouvertes de serviettes immaculées sous lesquelles il y a sans doute les outils avec lesquels on va me charcuter.

Dans un coin, le médecin-chef à trois galons et celui qui n'en a que deux [...], se savonnent les mains. Les compresses, qu'un infirmier arrache avec des pinces, sont pleines de pus et de sang caillé et, sous le bras qui tient le masque que l'on vient de me mettre, j'ai le temps d'apercevoir ma chair toute noire...comme celle des cadavres de [la ferme du Choléra].

Mon cœur s'arrête de battre et je me raidis avant d'entrer dans le néant...

Est-ce une vision !... Est-ce un rêve !... Je sens qu'on me coupe la jambe, mais je ne souffre pas. Je suis dans un autre monde et je comprends ce qu'est la mort...

[...] Je plane dans une immensité qui me fait voir que les hommes, les animaux, les plantes, l'eau et les choses ne sont rien à côté de ce qu'il y a au-dessus d'eux dans le monde inconnu. Ma vision est si irréelle qu'à mon réveil je ne puis me l'expliquer et que je me demande si, pendant un instant, je n'ai pas jeté un regard dans l'au-delà où j'allais être précipité.

Comme une montre que l'on remonterait, je me sens revivre... Mon cœur, qui s'est arrêté, bat à nouveau. J'ouvre les yeux et je rencontre ceux du major à deux galons qui est penché sur moi. Je suis toujours sur le billard, mais les serviettes immaculées ont disparu ainsi que les tables qu'elles recouvraient.

Le chirurgien n'est plus là non plus... Un drap me couvre jusqu'au cou... Mais qu'ai-je à ma jambe gauche? C'est elle qui me fait souffrir maintenant, l'autre, la gangrenée, je ne la sens plus...

En le fixant, je demande au major :

- Qu'avez-vous fait à ma jambe?
- Ne t'en fais pas, mon petit gars, elle ne te fera plus mal ...
- Ah! Vous me l'avez coupée! Mais à l'autre?
- Rien, mon petit, ne bouge pas, on est en train de te remettre du sang.

S'écartant, il me fait voir une ampoule suspendue et me dit que son contenu passe dans ma cuisse par un mince caoutchouc. Quand c'est terminé, on me porte dans mon lit et je m'endors aussitôt sous l'influence des piqûres qui m'ont été faites.

Il fait un grand jour quand je me réveille et je suis fort étonné de me trouver encore parmi les vivants.

Mais comment cela se fait-il?

On a dû me couper la jambe et je la sens encore...

Glissant la main sous l'appareil en osier qui tient les couvertures soulevées, je veux la toucher.

Hélas! Elle ne rencontre que le vide...

Ma jambe est bien coupée. Nerveusement, j'éclate en sanglots et je pleure abondamment. Que vont dire ma mère et mon père ? Le caporal infirmier accouru, me prend dans ses bras et tente de me consoler.

- Pleure pas, mon vieux....on t'en mettra une autre en caoutchouc et tu ne t'apercevras de rien...Paraît que les Américains ont inventé une jambe articulée au genou et à la cheville et qu'on marche aussi bien qu'avec une jambe en chair et en os! Ne te bile pas... l'gouvernement te donnera une pension et une bonne place et t'auras l'filon. Veinard, va...les copains voudraient bien être à ta place... [...]
- Alors !...Pourquoi qu'tu pleures ? C'est pour les vieux !
- Les vieux, y vont être contents, comme cela ils seront sûrs de t'avoir, eh! Nigaud...
- Et puis..., pour me marier...
- V'là qui cause déjà de poules. On voit bien que le 'reste' est encore en bon état. Mais ça, mon vieux lapin, ça sera pour plus tard.

Pour arrêter cette conversation qui me fatigue, je demande au caporal d'écrire une lettre pour que je la signe, car sans cela, [mes parents] aurai[en]t peur qu'il me soit arrivé malheur.

Je lis : [Hôpital temporaire n° 12 de Melun] 'Cher[s] [parents], Ma blessure s'étant envenimée, on a été obligé de faire l'amputation de ma jambe [droite] au-dessus du genou. J'ai bien supporté l'opération et je vais aussi bien que possible. Il est évident que je suis faible, mais ma guérison n'est plus qu'une question de temps. La guerre est finie pour moi et j'espère bientôt être évacué [...]. Ne [soyez] pas inquiet[s] à mon égard ; le major m'a dit que j'étais hors de danger.

Bons baisers de [votre] fils. Gaston.'



Gaston sur son lit d'hôpital posant avec le personnel hospitalier. Photo prise entre son admission (13 octobre 1914) et sa sortie de l'hôpital n°12 (le 11 février 1915)

- Maintenant, ne te fais pas de bile et dors tranquille...me fait le caporal en s'en allant.

Dormir, je voudrais bien...mais quel est ce nouveau genre de souffrance? Au bout de mon pied (de celui qui est coupé), je sens les nerfs se tordre. A deux mains, je tiens mon moignon et je dois mordre mes lèvres à chaque torsion pour ne pas crier. Cela devient intenable et j'appelle un infirmier. Celuici me dit que si j'ai mal, c'est parce que mon cerveau commande toujours aux nerfs coupés. Il me recommande de m'efforcer à ne pas penser à ma jambe. C'est facile à dire...justement mes vingt ans m'obligent à ne penser qu'à cela.

Malgré le 'bourrage de crâne' du caporal infirmier, je suis inquiet pour mon avenir et je me demande ce que je vais faire avec une jambe en moins. Moi, qui étais si leste pour grimper aux arbres et pour courir... Comme je vais être puni...

Gaston Lefebvre, op. cit. pp. 239-243.

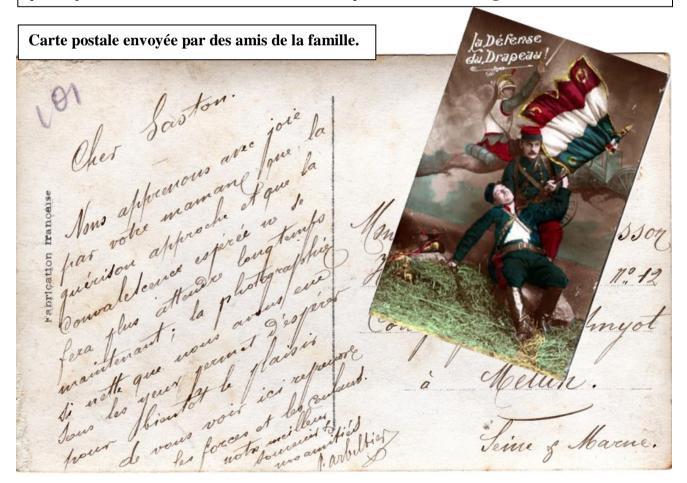
Carte postale du 16 décembre 1914 envoyée par ses parents au jeune blessé. Le généralissime Joffre est représenté ainsi que l'évocation de 2 batailles auxquelles Gaston a participé : la Marne et l'Aisne. Donie Kergne 16-12-14 anjourd him illsera dien accuerille usutoit que la l'auras, ecris. non d'un eclat d'ohus a' la lête

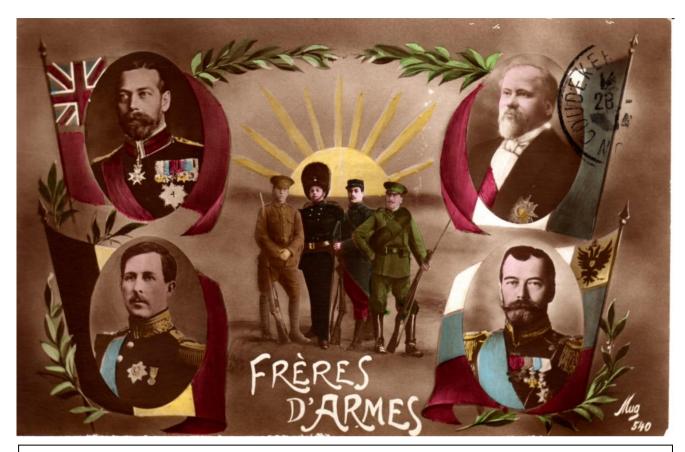


Carte envoyée le 6 août 1916 à Gaston alors qu'il est retourné parmi les siens depuis plus d'un an. Dans cette carte, son oncle ou son cousin, blessé au feu et hospitalisé à son tour, évoque le phénomène du membre fantôme. Le terme membre fantôme désigne la sensation qu'un membre amputé ou manquant est toujours relié au corps et interagit bien avec d'autres parties du corps. Deux amputés de guerre sur trois rapportent cette sensation. Approximativement 60 à 80 % des individus ayant fait l'expérience d'une amputation ressentent cette sensation, et la majorité de ces sensations sont douloureuses. (Source: Wikipédia) Gaston connaîtra ce phénomène tout au long de son existence!

Le texte de la correspondance est retranscrit fidèlement ... avec son lot de fautes d'orthographe.

Paris, le 6 août 1916. Mon cher Gaston, Excuse moi si je ne t'es pas donner de mes nouvelles plutôt car j'ai encore été opérer au côté le 7 juillet. L'on y a retirer deux éclats qui me faisaient bien souffrir mais maintenant sa vas bien mieux. Les plaies sont presque fermer et sa ne supure plus, mais je n'est pas encore la permission de me lever pourtant ce n'est pas faute que j'en ai envie car je me fais vieux au lit. Et toi est-ce que tu sens encore tes doigts de pied; tant qua moi la main je la sens très bien. Elle me fait bien mal par moment. Je termine ma carte en t'embrassant ainsi que tes parents. Chez nous le monde va bien ainsi qu'Achille et Louis. Signé Levasseur.





Carte postale du 27 décembre 1914 adressée par Auguste Poisson à son fils. Une iconographie qui met en avant la Triple Entente (RU, France, Russie) et ses alliés (la Belgique).

Dans ce courrier, Auguste Poisson évoque l'envoi de tabac prélevé sur sa **réserve** personnelle. Une allusion également à **la proximité du front** pour les habitants de Dunkerque qui entendent **la flotte française bombarder** les lignes 'boches', depuis la mer.

Condekerque le 24. 12. 14. Mon cher Faston Mouvier Ea dernière lettre nous a comblé de Joie, cor nous of sentous fee ton morale est Parlon Soiston Loldal excellent et ta querison en bonne roie L'enroi que le l'ai fait mon cher enfant ne me aufunement dans E'cl. 110: 2 Infantion Topital fai de la réserve, et franco the en femboraire 1º 12. Colleije J. amiot a Melun, routras tu le diran, et to mère compléteror le volis avec a ofre tu aime tout. Vai ruen de noureau si'ce nest le bruit de gros canoyo de marine, de temps en temps frant la flotte bomba Chel. b. les Bocher De bours bours de ceux épui l'aiment de touter leur cour f. Toutons







Carte postale du 3 janvier 1915 envoyée par les parents de Gaston. Le soleil se lève sur l'année 1915 qui doit apporter la victoire décisive à la France, symbolisée ici par une Marianne guerrière portant glaive et lauriers.

Condeterque 3-1-18

Nous sommes très chonnés de Men Poisson Gastor me rien regenoir se toi pour le M. Poisson Gastor mounel an, je me punis penser du hapital demperaire, M'12 d'es l'el arriné ; ost the malale ou la lettre est elle esté en rons bellege Manial eter Robert, Berthilism, Arbelter bellege d'amial eter Robert, Berthilism, Arbelter ond regu ta carte. Ecres-nous bien note car je ne sais quoi me mettre en tette. Edmard nous a éco nettre en tette. Edmard nous a éco el el les parti au feu, pour es éteures nous did-il. Note santi est toure de attendong les nouvelles, els baisers que l'amiant

LES SOINS

Le même brancard qui a transporté le mort revient et on me porte sur le billard. Sans rien me dire, deux infirmiers m'attachent les poignets de chaque côté de la table.



- Vous allez encore me charcuter?
- Mais non, mon vieux, on va seulement refaire ton pansement...si on te lie, c'est pour que tu ne bouges pas...

Avec un ciseau recourbé, le major à deux galons coupe les bandes qui entourent mon moignon. Puis, il prend une pince pour arracher les compresses une à une. Elles sont rouges et pleines de pus. Aux premières, je fais la grimace, puis je crie, quand il

arrive à celles qui sont collées. Je me tords, j'appelle ma mère et je traite le major de bourreau et d'assassin.

La sueur ruisselle de tout mon corps et je suis à bout de force quand il dit :

- Voilà la dernière...

Il sue lui aussi à grosses gouttes...

Malgré l'infirmier qui tient ma tête et qui veut m'en empêcher, je regarde mon moignon. C'est épouvantable...les chairs sont recousues à grands points et un drain passe de chaque côté du moignon. Le major le fait tourner dans les chairs pour le décoller et il l'arrache. Je me mords les lèvres jusqu'au sang et je pense défaillir ...



Après avoir lavé l'affreuse plaie à l'alcool, il y enfonce un nouveau drain...Je recommence à l'insulter et à appeler ma mère... Le serrage des bandes me fait encore bien du mal, ma chair est si sensible. Quand le pansement est terminé, le major me dit :

- Tu vois, c'est tout... c'était pas la peine de tant crier.
- Si vous recommencez, Monsieur le Major, je resterai dans vos mains.
- Penses-tu, le prochain coup, tu ne sentiras plus rien.

Dans mon lit, nouvelle séance. On me fait une deuxième injection de sérum physiologique toujours dans ma cuisse gauche. Je ne souffre pas trop, mais je sens ma peau se tendre et une grosse boule se former à l'endroit de la piqûre et aller en diminuant au fur et à mesure que le sérum est absorbé par mes veines, sans doute.



On me donne une cuillère d'une potion qui a l'odeur et qui doit avoir le goût de l'urine de chat et aussitôt après une autre, d'une drogue calcaire. Ce doit être des stupéfiants, car je m'endors de suite jusqu'au soir. A mon réveil, les nerfs me font toujours mal, mais la douleur est supportable. Ma faiblesse est extrême et je passe encore toute la nuit sans dormir. Le jour suivant, on me donne toutes les heures une cuillère de champagne et un peu de bouillon à midi. Pendant la nuit, je me repose un peu et cela me donne espoir.

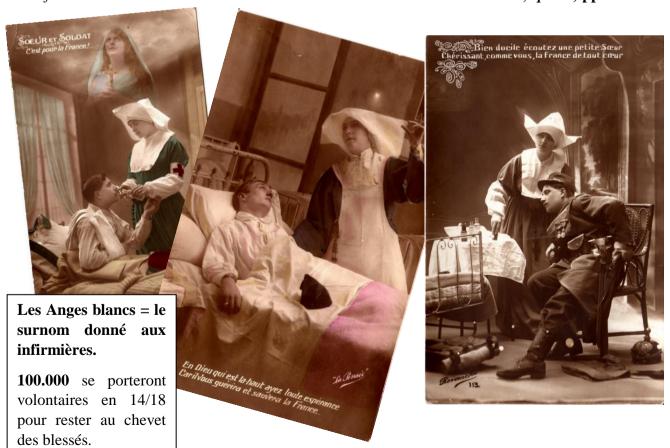
Comme j'appréhende le deuxième pansement et pourtant il faut que j'y passe. Il y moins de sang sur les compresses, mais toujours beaucoup de pus. Après avoir nettoyé mon moignon, les deux majors se consultent. Je comprends qu'ils craignent une reprise de gangrène, et ils décident d'empêcher les chairs de se recoller. Pendant que le docteur Lefebvre me cause et me tient la tête, le médecin-chef coupe le fil qui tient rapprochée la chair ramenée sur l'os de ma cuisse et il enfonce des compresses entre les deux lèvres de la plaie. Naturellement, pendant tout cela, je

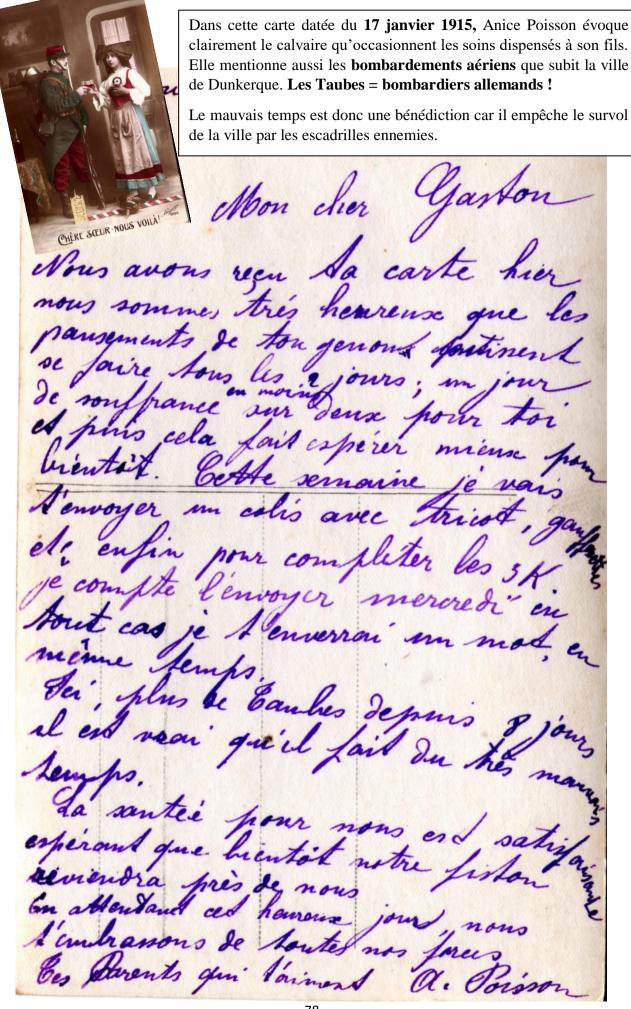
hurle de toutes mes forces. Le lendemain, le thermomètre descend brusquement à 36 degrés.

- Tu es sauvé, m'annonce le caporal, mais tu reviens de loin.
- Oh oui! approuve un infirmier...le menuisier avait même préparé ta caisse...Elle a servi pour [un] boche, mais il a fallu forcer un peu, car il était plus grand que toi ...

Les jours suivants, on m'alimente légèrement et je supporte mieux les séances de pansement tous les deux jours. Ce qui m'inquiète beaucoup, c'est que les lèvres de mon moignon se retirent et qu'il prend l'aspect d'un gros saucisson entamé. L'os blanc apparaît au milieu. Le temps passe et je reprends force et confiance en la vie.

Gaston Lefebvre, op. cit., pp. 248-250.





LA CONVALESCENCE

Mes réflexions sont arrêtées par l'arrivée d'un commandant d'Etat-major. Il vient droit à mon lit avec le médecin-chef.

- Mon petit gars, le [colonel] m'envoie te remettre [...] la croix de guerre [...] que tu as bien gagnée[s]. Voici la citation, à l'ordre [du régiment], qui te confère [cette] décoration. [Le lieutenant-colonel commandant le 110ème régiment d'infanterie cite à l'ordre du régiment :



Poisson Gaston Auguste Alexandre, matricule 4479, soldat à la 2^{ème} cie du 110^{ème} régiment d'infanterie.

Bon soldat qui a été blessé à la jambe droite le 11 octobre 1914, a subi l'amputation de cette jambe]

Sans pouvoir dire un mot, je tiens [la] médaille et je n'ose croire qu'elle [est] à moi. L'officier me serre la main et me souhaite un prompt rétablissement. Le médecin-chef revient et accroche [la] médaille au-dessus de ma tête, sur ma feuille de température... Quand je suis seul, je ne puis me lasser de [la] regarder et je suis fier..., mais il m'est impossible de fermer l'æil. Les nerfs coupés me font souffrir terriblement et je les sens se tordre et bouger comme ceux d'un lapin qu'on vient d'écorcher. La fièvre s'est emparée à nouveau de moi et je me plains sans arrêt. J'ai la tentation de me lever et de courir, mais il m'est même impossible de lever la tête. [...] Gaston Lefebvre, op. cit., pp. 243-244.

Ci-dessous : Carte postale envoyée à Gaston le 20 janvier 1915 par son père Auguste Poisson : 'le bruit des canons se fait toujours entendre et de temps en temps la visite de Taubes ou autres oiseaux sinistres qui viennent semer la mort parmi la population civile de Dunkerque et de ses environs.' Des propos qu'illustre à la perfection la carte postale ci-contre (p. 80).

tu let soigne et vorlote aumi Coudekerofu 20.1.15. je profit le Aprie d'étre notre unterprite outpir de ces bount More cher Gaston Ou maine tempo of we cate carte, expedition Dancer are cour to Francais est foute o'my tried de beaucoupe de et généreux, des bous tours of duffretter, et de ofuelefur products oficelles to donnent, et dis leng de ma ridora de nous tommer en bonne toute, le briet du comos been que notre recommentance Durera autant que notre rie. de fait toujours ententre et de temps entemps Recois may Chet enfaul la riaile de faubey ou autre oideans les bous gros baisers de ceux Sinistres qui riement derry la que l'aiment de loule leurs forces mort framis la propulation circle de Dunkouque es de las envivous. anni que les amities bles Tour moi le travail est toujour roisin et amis trer interse. Con Pere Ea nieve et moi somme mamlevant completement raddwied her ton état, Surtout sachant comme PS. cous nous aumible reception du coli



1914-15

De monstre goth vondrait anéantir la patrie de Jean Bart.



[...] Je suis affecté à la salle 8, et notre infirmière est Madame [Bertrand]. L'infirmier est un bel Annamite aux dents noirs qui répond au N° 50.

A la visite, le major examine longuement mon moignon. Il me dit :

- Mon ami, nous allons t'arranger cela pour que les chairs recouvrent l'os...

Je n'en ai donc pas encore fini avec le billard. On m'y fait remonter le 3 février. Deux Annamites m'y portent en ricanant :

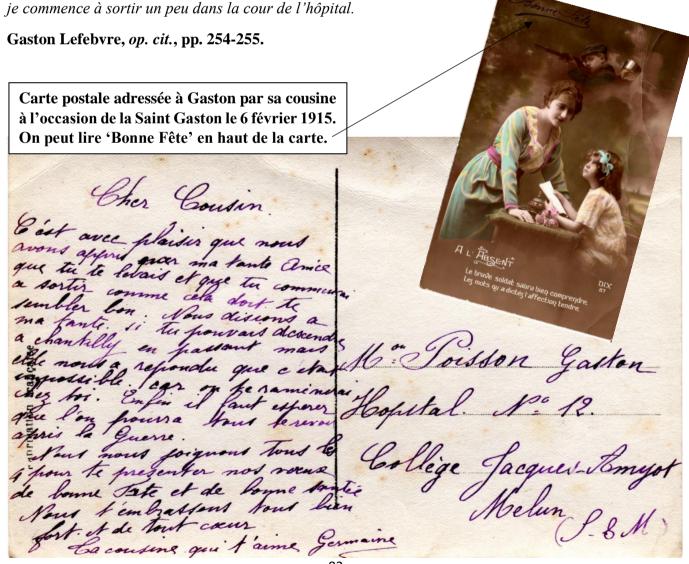
- Couper, couper, beaucoup bon...

Les chairs meurtries, je me réveille dans mon lit. L'infirmière et les autres blessés de la salle guettent mon réveil. L'un deux me dit :

- Eh! Là... on ne dort pas les uns sans les autres...

vivement, car ma tête me tourne. On me donne des béquilles et

Ils rient tous, mais moi, je me mets à sangloter éperdument. Cela me fait du bien de pleurer et je ne puis m'en empêcher. Madame [Bertrand] me console en me disant qu'on ne m'a scié que quelques centimètres d'os et que je vais avoir un bon moignon. Les premiers pansements me font souffrir encore terriblement. Heureusement, mon infirmière humecte les gazes avec de l'eau tiède avant l'arrivée du major et elles s'enlèvent plus facilement. On me fait une série de piqûres de cacodylate, et j'ai, matin et soir, ma petite fiole de quinquina. Petit à petit, mes forces reviennent et je commence par gagner une table en longeant un banc sur mon derrière. Les premiers jours, je suis obligé de me recoucher assez



L'APPAREILLAGE

[...] Flanqué d'un infirmier, [on m'amène à la salle] d'appareillage. [...]

Aussitôt arrivé, on me donne un pilon et on me retire mes béquilles. Si je veux sortir, je suis obligé de le faire avec ma quille de bois. Les premiers jours, je ne sais jamais quelle jambe avancer la première et je blesse terriblement. Heureusement, la peau se durcit et peu à peu j'allonge mes promenades. [...] En rentrant, je touche une jambe articulée, dite américaine. Elle est très lourde et à ma première sortie, elle me fait descendre le perron de l'hôpital tête en avant. Après trois ou quatre essais, au cours desquels je collectionne les bûches, je la relègue au-dessous de mon lit et je n'abandonne plus mon pilon.

Gaston Lefebvre, op. cit., pp. 261-263.

Carte-Photo mars-mai 1915, hôpital mixte de Melun. Gaston, au premier plan à droite, pose debout avec son pilon, béret sur la tête



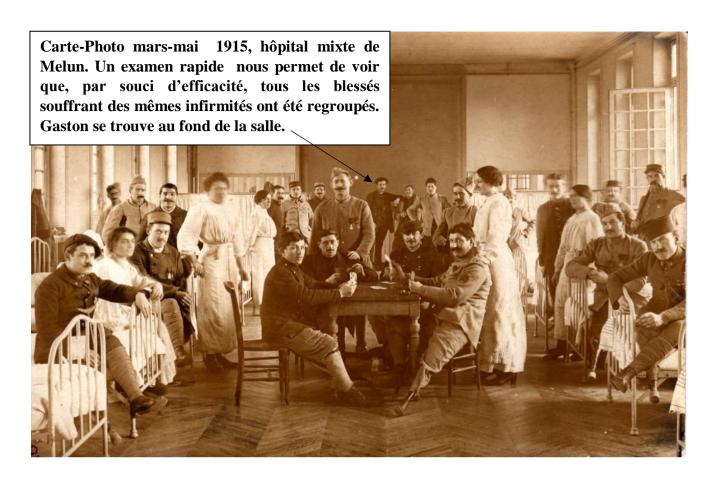




Condekerque 1-3-15 Mon cher Gaston Toi , Soud va hier .. plus de Cambe. La santé est bonne et le pensons de meine. Nous venous de recevoir, une carte de l'hôpital qui nous a fait plaisir et nous aide a abtendre patienment, une lettre le docteur dit (ésat bies satisfaian, ête très surprise qui elle n'ait encore rien reen comme remerciement; surtir Nos plus dendres baisers baisers l'es Poino, l'es Parents qui d'aiment a. Poino,

Condekerque 5 - 3 - 15 Mon ther Gaston Cette fois je n'ai plus a' blaindre des manque de nouvel sur sa sanse; Erois fois cett Lourai vouln he respondre longuement, mois c'est la lessin de (6 semaines) Me Bertheleins es là et nous terminons aujourd'hlui. resiens aux nonvelles fine nous recena la lettre du 1º Mars, nous a con de joue de le nour renemer su à la soutié, hier une carte de nous drid: (état très salisfousan considéré comme convalescent) houreux, en ni peu de lemps, quand je pense gur il * za juste 3 sema que l'opération à en bien. Resona que depuis prés de 9 mois lu es chance au lit; enfin nons respirous à la po que les souffrances sont finies el que tu nous reviendres bientet. je l'ecriron plus longuement I nous l'embrassons de tout notre c be Parents fin L'aineant

Anice Poisson : la mère de Gaston





powekerque Mon cher Gaston la lettre de son D'y joindre sa carte que su as demandée; je se aujourd'hui en y jorgnam mots. Dans sa fettre ett ne nous did que tu vas nous reveniz bientost et si nous irons te chercher je le voudrais hien, mais comme nous venons d'avoir des permis pour aller te voir je donte quion nous en accorde an houd de si pen de demps, surtous cland queri of pourant hevenir impin dici-ta nous verrous hennense que la es revenu à l'hapital, 12, elle de houve house mine, mais il de manque un per de grousse aussi ou va faire en sorte, que lu te fortifies hien vite; elle a cité his imme de le voir en soldat ne l'ayant un encore que couché et immolulisé. Nous avans été hien peires d'apprendre la maladie de don ami Battu, espérous quis se guerira aumi vite que possible achille nient de nous corrie toujours en honne santé; il nous dit qu'il va te neugen; il ten vend aussi fortement aux Boches, il va hiendeit D'édouard pas de nouvelles Nous e des sons pas. Maille hours barsers de les

Ci-contre (p. 87) une carte postale adressée à Gaston par ses parents le 14 mars 1915.

Ces derniers sont ravis des dernières nouvelles reçues et du compterendu de **l'infirmière Mme Bertrand** qui laisse espérer le retour prochain de leur fils. Il est intéressant de prêter attention aux mots ajoutés dans les 2 coins supérieurs de la carte :

'La lettre que ton père a écrite, tu peux la montrer à Mme Bertrand et aux docteurs. C'est ton avenir que tu défends. Des cas semblables se sont produits ici avec gain de cause.'

S'agit-il de le transférer pour qu'il soit plus proche de sa famille ? Sa mère mentionne en effet dans son courrier qu'il est nécessaire d'obtenir des permis pour voyager en train et venir le visiter : 'mais comme nous venons d'avoir des permis pour aller te voir, je doute qu'on nous en accorde au bout de si peu de temps.'

S'agit-il ici de faire avancer le **dossier d'attribution de la médaille militaire** – décoration octroyée pour acte héroïque ou multiples blessures ?

S'agit-il de préparer le dossier de Gaston en vue du **conseil de réforme** et l'obtention d'une **pension** d'invalide de guerre ?

La seconde proposition semble la plus plausible.

Ci-dessous : carte postale envoyée par des cousins de Gaston, le 31 mars 1915.

Conchif-les Solice 31 Mars
1913

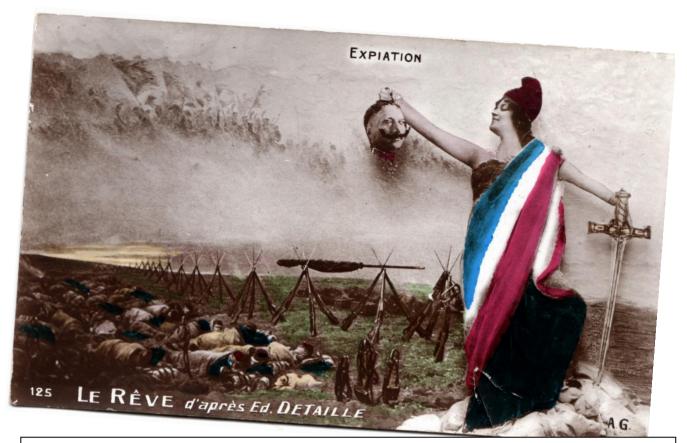
Cher Gaston

Cu n'est peut-être plus
a Melua, malgre les
Soins dévoués qui l'out
lete donnes, se serai heure
se de le savoir pris de les
Chers Sarents

J'espire mon fetit Gaston
que Dien benissant la
bravoure l'a queri répide
ment que se serai heureuse
cele remora-l'el

Monde de Melun

Seine et Marm



Carte postale du 18 avril 1915 qui adapte le thème du célèbre tableau d'Edouard Detaille de 1888. Une Marianne guerrière brandit la tête d'un monstre qu'elle vient d'occire. Le trophée qu'elle exhibe en souriant est reconnaissable entre tous : c'est la tête du Kaiser Guillaume II! Visiblement un bon samaritain (un proche, un camarade ou un sous-officier du 110...?) s'occupe aussi de faire avancer le dossier de Gaston : 'j'ai écrit au commandant et je vais joindre le brouillon.'

Pulsque se n'ai pur vous von aujours huis de no vous pas louser passer la Journe sans vous conscient que commany et le vous fouroire le bouister. Manti soir à s'in frais vous furser un paget se soulifois vous l'é esiez sans la com seus ten promone pe vous voir. Peut che curair de le droit se vous revoir bientost enfin expross. Dans l'affinte de vous lie et l'espon de vous revoir relegez men cher blesse Loules, mes medleures amitées et ci bientot, Brien le Vous



Ci-dessus : Carte-photo, mars-mai 1915. Hôpital mixte de Melun. Gaston est au fond de la salle, à la droite de son camarade qui écrit au tableau. Ci-dessous : cartes postales envoyées par la famille et les proches à l'occasion des Fêtes de Pâques.



Condekerque 18-4-15 Mon cher Gaston Voila une serie de beauxjour nous esperous que su en profite pour prendre un grand bol d'air ed une grande assiette d'appetig Dei nous en profitous; son Pere pour jardiner et moi pour fair le grand nettoya de la maison du hand en las bette semaine c'est dans da chambre que je procède, afin que sous sois près à te recevair (Nouvelle) je viens d'avoir 12 aois hier, comme, on vielle sans s'en rendre compte, et depuis la guerre jou gagne beaucoup de cheveux blans mans cela ne me tourmente pas? Eon pere A mor toons Sembrasson on attendant l'hauteux jour de le revoir. A. Toisson.



Conclus ce & 9 Juin 1.915

Cher Classon

Cher Classon

Cher Setil, se me fais une idée maint

de les tout flour les Sarents Combien

dont les seux sont fermés à famais

fon de este terrible querre, ornelle et

soignande, et podrquoi tant de sang

considerande, que Den fasse cesse a cotrage

le plutôt possible, Satience et Courage

date du 29 juin 1915.

Ci-dessous : carte postale envoyée par ses cousins en

LA COMMISSION SPECIALE DE REFORME, AUXERRE, 5 JUIN 1915

[...] Le 5 juin 1915], je passe avec une demi-section de camarades, à l'hôpital [d'Auxerre], où siège la Commission spéciale de Réforme de la [5]ème région. Dans la cour, nous sommes bien deux cents venus de tous les hôpitaux de la région, attendant notre tour de passer devant les majors. Sauf les amputés qui savent que leurs droits ne seront pas discutés, tous les blessés sont anxieux. Il existe bien des barèmes d'invalidités, mais mes camarades ont peur de voir la leur sous-estimée.

Tard dans l'après-midi, je me présente en tenue d'Adam, sur une jambe, devant la redoutable commission. Cinq ou six majors, couverts de décorations et de galons dorés, me regardent avec insistance comme si j'étais un simulateur.

Un petit vieux compare de près la photo qu'on a prise de mon moignon et le moignon lui-même. En le palpant, il pousse des exclamations à l'adresse de ses confrères.

- Beau travail, hein! Beau moignon, bien ferme, pas atrophié du tout..., bien, très bien...Et cette blessure [à la cuisse gauche]? Elle ne fait plus mal?
- Non! Monsieur le Major, mais pressez pas si fort, car elle est toujours un peu sensible...
- Ce n'est rien, [...]...ça va bien, tu peux t'habiller.

Il est temps car je commence à perdre l'équilibre et j'ai des crampes dans ma jambe. En arrivant dans le coin où sont mes effets, un camarade me dit :

- Ils n'ont pas fait tant de manière pour nous incorporer, hein![...]
- Non, car, à ce moment, n'importe qui était bon pour se faire casser la figure.
- Enfin..., cherchons pas à comprendre. Mais, tout de même, crois-tu qu'ils ont besoin d'être tant de commandants et de colons pour faire le boulot qu'ils font ? Tu crois qu'un seul petit aidemajor comme ceux de nos postes de secours ne ferait pas aussi bien qu'eux tous ?



- Tu viens encore de le dire: cherchons pas à comprendre et vive la classe...

Lesté d'une avance de 25 Francs et 50 centimes, montant d'une quinzaine de l'allocation qui m'est allouée en attendant la liquidation de ma pension, je quitte l'hôpital [...]. J'ai touché un soulier de rechange réfectionné (comme des douilles de 75) et clouté à neuf, un costume

de velours, une casquette de 19 sous et une pèlerine de demi-portion.

Carte adressée à Gaston chez ses parents. Le blessé est rentré au bercail après avoir été démobilisé par réforme le 5 juin 1915.

5: Région Hopital Dépot de Convalescents d'Auxerre d'Oluxerre

Congé illimité, en attendant la liquidation d'une

Downglicer, Brigadier, Caporatou voldat

En vertu des Circulaires minister 7: 133 % du 1º janvier 1915 et 10 11718 y duts solobre 1914, le général de Wivision commandant les 5° et 6° et dévisée ions de la 5° Région et les Centres d'instruction de Royers et de Bermenton, accorde an Soldat. Toitson faston du 110. d'Inf." un congè illimité donnant droit à l'indemnité jourmalière prèvue au dévret du 1º janvier 1915 (Blessine de querre) - pour en jouir à Conde Resque - branche Do de Dunkerque Hord Se conge datera du 6 Juillet 1915. a son arrivée à destination, il devra faire

viser son congé su bureau de la Flace ou à défaut à la gendarmerie

Cuxere, le 4 Juillet 1915 Ez Général de Division Commandant les 5'st 6' Debotwisions de la 5 fégion

er les lentres d'Inst' de 170000 et de Yermenton



RETOUR A LA VIE CIVILE





Un peu plus de 18 mois séparent ces deux clichés. Même pose, même attitude martiale. Ci-dessus, Gaston pose dans son uniforme du 110 avec la médaille militaire épinglée sur son manteau. Il a 20 ans ; il lui reste 60 années à vivre avec son invalidité.

35

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

DU CONTENTIEUX

ET

DE LA JUSTICE MILITAIRE.

3º BUREAU.

PENSIONS

GRATIFICATIONS DE RÉFORME.

numéro de la Pensión

au contrôle général du Ministère de la guerre

(5° série) :

Gordson Gaston, auguste

GRADE, Soldato More d'Infr

la date de la Cachivite

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

NOTIFICATION

d'un décret portant concession d'une pension militaire de retraite à titre de blessures ou infirmités.

Paris, le 23 DEC 1915 191 .

LE MINISTRE DE LA GUERRE fait connaître au militaire dénommé ci-contre que par décret en date de ce jour, qui sera prochainement inséré au Bulletin des lois, conformément à la loi de finances du 25 mars 1817, il lui est accordé, en vertu des lois des 11 avril 1831, 18 août 1879, 11 juillet 1899, 11 juillet 1903 et 13 juillet 1911 et du décret du 25 septembre 1905, une pension viagère montant d

francs, laquelle sera inscrite au Trésor public avec jouissance du Jun 191, à la condition que les grrérages ne commenceront qu'à dater du jour

où le titulaire aura été rayé des contrôles d'activité.

ONICHE. Condekerque -- Branche

DÉPARTS- MONDE

La liquidation de cette pension a subi les revisions légales du Ministère des finances et du Conseil d'État. Néanmoins l'article 25 de la loi du 11 avril 1831 admet la possibilité d'un pourvoi dont les formes et les délais sont plus amplement indiqués dans l'instruction d'autre part. L'intéressé est invité à prendre connaissance de cette instruction pour le cas où il aurait sujet d'exercer le recours prévu par ledit article, en conformité duquel il trouvera ci-après la notification des bases de la liquidation de sa

pension.

Pour le Ministre et par son ordre :

Pr le Directeur,

P. O. Le Chef de Burganne.

Le Chef du Bureau

Afin d'éviter tout retard dans la remise du titre nécessaire pour toucher la pension, l'intéresse, dès son arrivée dans ses foyers devra faire connaître son adresse exacte au Sous-Intendant militaire chargé, dans son département, du service des pensions.



Carte du 24 février 1917 adressée à Gaston par ses cousins Petel alors qu'il se trouve à l'hôpital militaire de Maison-Blanche à Neuilly-sur-Marne pour être appareillé d'une prothèse articulée.

Mon eper Gaston.

Son efek victible, m'a fiarle , son de toe il a clé content de le vouront de le vouront de la vicaris donce feis ensore le la vicaris donce de le vouront de le vouront de le vouront de le vouront de le vira mon de le vira de le v



J'allends tout bours !

J'allends tout bours bours of fewers of the fewer of fewers of fewers of the fewer to particular of the fewer o

CETTE PIÈCE TRÈS IMPORTANTE DOIT ÊTRE CONSERVÉE PAR LE PENSIONNÉ.

MINISTÈRE		
DE L	A (GUERRE
SERVI	CE	GÉNÉRAL

PENSIONS, SECOURS, RENSEIGNEMENTS AUX FAMILLES, ÉTAT CIVIL.

1" BUREAU.

SUCCESSIONS MILITAIRES.

PENSIONS RT GRATIFICATIONS POUR INFIRMITÉS.

Numéro de la pension au contrôle général du Ministère de la Guerre (7° série) :

172705

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

NOTIFICATION

d'un décret portant concession d'une pension militaire de retraite à titre de blessures ou infirmités.

Paris, le 4 UCT 1920 191

Le Sous-Secrétaire d'État fait connaître au militaire dénommé ci-contre que par décret en date de ce jour, qui sera prochainement inséré au Journal officiel, conformément à la loi de finances du 25 mars 1917, il lui est accordé, en vertu de la loi du 31 mars 1919, une pension DEFINITIVE montant à Moille veux cent ving laquelle sera inscrite au Trésor public avec jouissance du.

NOM GRADE,

June 19/1, sous réserve des règles relatives au cumul rappelées par l'article 58 de la loi du 31 mars 1919.

POSITION

La liquidation de cette pension a subi les revisions légales du Ministère des Finances et du Conseil d'État. Néanmoins le droit de recours reste ouvert à l'intéressé dans les conditions prévues par la loi du 31 mars 1919 (Titre IV reproduit ci-contre).

ia date de la liquidation

Pour le Sous-Secrétaire d'État et par délégation : Pour l'Intendant Général, la pension de 7% francs Directeur du Service Général des Pensions,

Le Sous-Directeur, Chef du 1er Service,

et que la présente annuit

duan

RENSEIGNEMENTS.

L'extrait d'inscription de cette pension au Trésor public parviendra à l'intéressé par la voie du sous-intendant militaire du département où il a déclaré vouloir établir son domicile.

C'est en effet à ce fonctionnaire que le certificat d'inscription au Trésor public de sa pension sera ultérieurement envoyé. Le pensionné sera avisé de la date à laquelle cet envoi aura été effectué.

Nora. — Cette pièce ne pourra être adressée au sous-intendant militaire que deux mois environ après la date du décret de concession, temps nécessaire au Ministère des Finances pour l'établissement du titre de pension.

Il est inutile de la réclamer à ce fonctionnaire avant l'expiration de ce délai, et de recourir, pour en accélérer l'expédition, à l'intervention des

agents d'affaires.

Toutefois, pour éviter tout retard dans l'envoi et la remise du titre de la pension, il est nécessaire de faire connaître immédiatement au Ministre et au Sous-Intendant militaire chargé du service des pensions dans le département, le lieu de résidence, s'il n'est pas le même que celui indiqué sur la présente lettre.

si, après la réception de son certificat d'inscription, le titulaire de la pension avait l'intention d'en toucher les arrérages dans un autre département, sa demande à ce sujet devrait être adressée au Ministre des Finances, seul chargé de tout ce qui se rattache au payement de la Dette inscrite.

1554-686 c-1919.

23559

L'ARMISTICE

2 mars 1919. Le 110, après 5 ans de glorieux combats a regagné son ancienne garnison. Le colonel de l'héroïque régiment est accueilli par le général gouverneur du camp retranché de Dunkerque et le maire M. Henri Terquem.

11ème heure, 11ème jour, 11ème mois de l'année 1918. Un clairon fait retentir la sonnerie du cessez-le-feu.

La première Guerre mondiale prend fin. Elle a duré 4 ans, 3 mois et 12 jours.

Le 2 mars 1919, le 110 de retour à Dunkerque, participe dans les jours qui suivent à des défilés et des prises d'armes pour célébrer, devant une foule en délire, la victoire. Une victoire à laquelle le 110 a notablement contribué comme l'attestent les 5 citations à l'ordre de l'armée obtenues par le régiment et la longue liste des 109 officiers et 2169 sous-officiers, caporaux et soldats tombés au champ d'honneur sans oublier celle des blessés et mutilés.



ANNEXE 1 PRISONNIERS EN ALLEMAGNE

550.000 Français ont été internés dans des camps en Allemagne ou en France, derrière la ligne de front. Plus de 18.000 mourront en captivité. Un des plus célèbres fut bien sûr Charles de Gaulle, blessé et capturé à Douaumont en 1916, qui tenta à cinq reprises de s'évader, mais en vain.





Nous sommes en présence de deux cartes-photo, envoyées par le caporal Léon Wallet (au depuis le camp prisonniers de Soltau, près d'Hanovre. dos de la carte postale, des renseignements (Etat-civil, année de naissance et lieu de résidence) qui nous permettent de retrouver la fiche du registre matricule dans les

archives départementales du Pas-de-Calais. Né à St Omer, en novembre 1888, Léon Wallet appartient à la classe 1908. Il a fait son service au 110 de 1909 à 1911 et terminé avec le grade de caporal. Rappelé sous les drapeaux par la mobilisation générale le 1 er août 1914, il est fait prisonnier le 17 septembre 1914 à Pontavert dans l'Aisne, au bois de la mine. Interné à Soltau, il est rapatrié le 6 janvier 1919 après plus de 4 années de captivité. Les baraquements en bois visibles sur la photo évoquent un *Mannschaftslager*, un camp rudimentaire réservé aux hommes de troupe. Malgré une

nourriture insuffisante, les prisonniers sont en général amenés à travailler, soit en usine, soit dans les champs, pour pallier l'absence des hommes mobilisés. Des camps réservés aux officiers existaient ainsi que des camps de représailles pour les as de l'évasion comme Charles de Gaulle.



ANNEXE 2 DE L'AUTRE CÔTE DU NO MAN'S LAND : D'AUTRES FRERES D'ARMES







1: CASQUE À POINTE en cuir bouilli et son couvre-casque ; 2: LIVRE DE PRIÈRES ; 3: PANTALON 1910 ; 4: TUNIQUE de sous-officier, modèle 1910 ; 5: BRETELLE de suspension en toile ; 6: CEINTURON, modèle 1895 à plaque prussienne ; 7: CARTOUCHIÈRE, modèle 1909 ; 8: BAÏONNETTE, modèle 1898 ; 9: BÊCHE, modèle 1874 et son étui en cuir ; 10: MUSETTE À PAIN, modèle 1887 ; 11: BIDON de 80 cl, modèle 1910 ; 12: GRENADE, modèle 1914 ; 13: BOTTES, modèle 1866 ; 14: FUSIL, modèle 1898 ; 15: PLAQUE D'IDENTITÉ, modèle postérieur à l'entrée en guerre.

ANNEXE 3 FLORILEGE DU DICTIONNAIRE DU POILU-FRANÇAIS

Abeilles: petits éclats d'obus, balles.

Accroche-cœurs : décorations

Armoire à glace / As de carreau : sac de soldat

Artiflot: artilleur

Avoir les grelots / avoir les flubes : avoir peur Avoir les pieds nickelés : ne pas vouloir marcher

Babillarde: lettre

Barda : bagage du soldat Bath : agréable, avantageux

Baveux : le journal

Becqueter des clarinettes : se passer de manger

Besef: beaucoup Bigorneau: soldat Bobard: mensonge

Boche (Allboche) : caboche, tête de bois, surnom

péjoratif donné aux Allemands!

La boîte à bonbons : le BMC / le bordel militaire

de campagne

Boule: pain de soldat Bouloting house: restaurant Braise: argent de poche Brosse à dents: moustache

Bleusaille : jeune recrue inexpérimentée

Cagna: abri Canard: journal Capiston: capitaine Cigare: ballon captif, obus

Crapouillots : petits mortiers de tranchée

Criq: eau-de-vie

Dum-dum : balle limée de façon à être plate au lieu d'être pointue. La portée affaiblie mais les

dégâts occasionnés sont considérables!

En lousdoc : tout doucement Epingle à chapeau : baïonnette

Ex : exempté

Faire saigner la pastèque : frapper à la figure

Fermer la devanture : dormir

Ficelles : galons Flingot : flingue, fusil Fourchette : baïonnette

Fraise : tête Gaspards : rats Gros noir : obus de 150 Gros Q : tabac de soldat Guitares : grenades à main Huiles (les) : les chefs

Juteux : adjudant Kébroc : képi

Machine à découdre / moulin à café : mitrailleuse

Marmiter: bombarder Marmite: obus

Musique: bombardement

Pantruchards: Parisiens Pantruche: Paris

Paquebot : ambulance Paxon : paquet, colis

PCDF: pauvres couillons du front

Perlot: tabac fin Pigeon: mandat poste

Pioupiou : soldat / conscrit. Ce terme disparaît au

profit de Poilu!

Poulailler: camion de transport de troupes

Pruneau : balle de fusil Rabioteur : prisonnier

Raisiné: sang

Roule-par-terre : eau-de-vie Sanglés (les) : les Anglais Saucisse : ballon d'observation S'attacher la gamelle : se sauver Se faire bouziller : se faire tuer Se faire sucrer : se faire blesser Singe : viande en boîte de conserve

Souffrante: une allumette

Surin: couteau

Système D: manière de se débrouiller

Terrier : sape du génie Teutons : les Allemands

Totos : les poux, les Allemands Touché en fraise : blessé à la tête Train de permissionnaire : obus de 305

Tranchade: tranchée militaire

Tu me prends pour un baigneur : tu te moques de

moi

Valise diplomatique : boîte du chirurgien

Vieux (le): le colonel

BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE

Ouvrages / lettres rédigés par des anciens combattants

BARBUSSE, Henri, Le Feu (1916), Gallimard, 2013.

DORGELES, Roland, Les Croix de Bois (1919), Albin Michel, 1979.

DUHAMEL Georges, Vie des Martyrs (1918), Editions Payot & Rivages, Paris, 2015.

GENEVOIX, Maurice, Ceux de 14 (1916), Flammarion, 2013.

LEFEBVRE, Gaston, 'Un de l'Avant', Carnet de Route d'un Poilu, 9 octobre 1914-27 novembre 1917, Journaux et Imprimeries du Nord, Lille, 1930.

LESOIN, Henri, Les Lettres d'Henri Delinière, Caporal puis aspirant à titre provisoire au 110^e RI Mort au Champ d'Honneur le 7 mars 1915, 2013.

MAUFRAIS, Louis, J'étais médecin dans les tranchées, 2 août 1914-14 juillet 1919, Pocket, 2010.

Méthodologie

BOURGAULT, Pierrick, Retrouvez vos ancêtres en 14-18, Editions Ouest-France, Rennes, 2014.

BROULAND, Pierre et DOIZY, Guillaume, *La Grande Guerre des Cartes Postales*, Editions Hugo Images, Paris, 2013.

BUFFETAUT, Yves, Retrouvez l'Histoire de votre Grand-Père en 1914-1918, Archives et Cultures, Paris, 2014.

LABAYLE, Eric, Reconnaître les Uniformes, 1914-1918, Archives et Culture, Paris, 2013.

SOUDAGNE, Jean-Pascal, 1914, Les Armées de l'Alliance, Uniformes – Equipements – Armes, Editions Sotéca, 2014.

VERNEY, Jean-Pierre, 1914, Les Armées de l'Entente, Uniformes – Equipements – Armes, Editions Sotéca, 2014.

Encyclopédie de la Grande Guerre, tomes I-II, sous la direction de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Jean-Jacques BECKER, Editions Perrin, Bayard, 2004.

Cartes

Grande Guerre 1914-1918, IGN, 2014.

Le 110e RI

BLANCKAERT, Serge, 110ème RI, Le Régiment de Dunkerque, Editions Blanckaert Dunky Editions, 1993.

DENISE, Jean, La Belle Epoque à Dunkerque, tome 1 : A travers la Ville. Tome 4 : Les Dunkerquois à la Fête, Collection « Mémoire collective », WESTHOEK, Editions des Beffrois, 1986 et 1989.

Historique du 110^e Régiment d'Infanterie, Campagne 1914-1918, Librairie Chapelot, Paris, 1918.

Autres ouvrages

1914-1918 Dunkerque, Ultime Mémoire, Mémoires de Territoire, édité par la ville de Dunkerque avec le concours du CCAS, 2008.

La Grande Guerre en Images, en Mots, en Visages, Editions La Voix, 2013.

ARBOIS, Julien, La vie quotidienne des Poilus, City Editions, 2014.

CABANES, Bruno, Août 14. La France entre en guerre, Gallimard, 2014.

NEAU-DUFOUR, Frédérique, *La Première Guerre de Charles de Gaulle*, 1914-1918, Texto, Editions Tallandier, 2013 et 2015.

VAUCLAIR, Gilles, Mémoires en Images, 1914, Le Face à Face, ES Editions Sutton, 2014.

14-18 Le Magazine de la Grande Guerre, Hors-Série, Des Hommes à soigner, des plaies à panser, par l'Association des Amis du Musée du Service de Santé et des Armées, Décembre 2015.

Sitographie

wwww.centenaire.org

www.memoiredeshommes.sgadefense.gouv.fr

www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr

www.delcampe.fr (site cartes postales)

www.chtimiste.com

www.monumentsauxmorts.fr

Illustration de couverture réalisée par M. Marc TROTIGNON, professeur d'Arts Plastiques, Lycée du Noordover.

> Mise en page : Pierre POISSON, professeur d'Histoire-Géographie, Lycée du Noordover.

Imprimé par la Communauté Urbaine de Dunkerque, mai 2016.

Archives de Dunkerque – CMUA

archives@cud.fr

